



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

n° 429 septembre 2020



© Patricia Mathieu

Stéphanie VAN VYVE,
*comédienne hyperactive et féministe,
a retrouvé ses balises spirituelles*

Josef Schovanec
*veut intégrer les
autistes dans la société*



© EnAuliston

Laurent Grzybowski,
*chanteur chrétien,
journaliste, écrivain*



Anne Soupa,
*symbole de la lutte des
femmes dans l'Église*



© Laurent Grzybowski

Édito

SOLITAIRE OU SOLIDAIRE ?

Il y aura un « après » coronavirus, comme il y eut un « avant ». Un monde qui ne sera plus tout à fait le même parce qu'on ne pourra s'y défaire des traces laissées par l'épreuve. On considérera sans doute demain comme naturels des gestes auxquels on n'imaginait pas hier devoir un jour se plier. Certaines coutumes tomberont peut-être à la trappe, alors qu'on les croyait aussi vieilles que la planète ou presque, comme la pratique contemporaine du bisou, que nous abordons dans un des articles de ce numéro.

Mais les fondements mêmes de la société seront-ils modifiés ? Certains en rêvent. D'autres pensent au contraire que, comme après les grandes guerres, hommes et femmes n'auront de cesse de reprendre leur existence antérieure, à chercher à jouir de la vie de manière exacerbée, comme pour conjurer le mauvais sort et rattraper le temps perdu.

Ces choix qui détermineront l'organisation humaine de la suite de ce siècle s'opèrent maintenant.

Un élément central de cet enjeu concernera la manière dont nous gérerons notre vivre ensemble. À voir comment le monde tourne depuis les années 1980 et l'avènement du néo-libéralisme, on conclura vite que, ces derniers temps, notre existence commune été envisagée de manière minimaliste, en considérant que ce qui y comptait surtout était d'abord de l'ordre de l'individuel et de la quête de bonheur personnel. Un monde bâti sur le « *chacun pour soi* », sans nécessairement y ajouter l'ancien complément de la formule : « ... *et Dieu pour tous* ». La société des années 2000 s'est organisée selon le principe de la bulle individuelle, rythmée par l'émotionnel et le souci de protéger *ma* liberté. Un univers composé d'une multitude d'egos, où tout le monde possède sa propre vérité, que chacun

considère comme la seule vraie, intouchable et indiscutable.

Ce monde-là a, évidemment, pris la crise de la covid-19 de plein fouet. Ce fut un séisme, un cataclysme. Bien sûr, le coronavirus peut toucher chacun, individuellement, dans sa vie et sa santé. Mais, pour gérer la pandémie, les États n'ont eu d'autre choix que d'imposer des mesures collectives, affectant grandement « *mon petit pré carré* » où l'on croit pouvoir s'arroger le droit de tout se permettre. Pour dépasser les égoïsmes, les autorités ont dû menacer de punir, puis passer à l'acte. Le temps des restrictions de liberté perdurant, on a vu surgir des opposants, remettant en cause le droit à l'injonction des autorités publiques. Aujourd'hui, nombreux sont les responsables qui redoutent un soulèvement des populations face à la persistance de contraintes qui réduisent le droit de chacun de vivre comme il l'entend.

Expliquer que ce n'est que collectivement que la crise pourra être résolue devient inaudible. Tout comme on a la liberté de fumer, et d'éventuellement contracter un cancer, n'a-t-on pas le droit de ne pas se protéger de la covid, voire de refuser de se faire vacciner, quitte à se faire infecter par le virus ? Bien sûr, dans les deux cas, si on tombe malade, on estimera tout aussi normal de faire appel à l'Assurance maladie-invalidité, qui est un des meilleurs exemples d'action collective de protection...

La covid-19 a démontré combien l'être humain était un animal social, et non un loup solitaire. Au moment de choisir comment sortir de la pandémie, prendre en compte ce vivre ensemble est essentiel. La maladie ne sera vaincue que par la solidarité. Si ce message pouvait transcender les individualités, et s'imposer ensuite comme moyen de partager le monde, l'épreuve actuelle n'aura pas été vaine. Et permettrait de ne pas désespérer de l'Homme.



Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Solitaire ou solidaire ? 2

Penser

La réponse à l'anthropocène 4

Réagir

« Je rêve d'un temps... » 5

À la une

Église catholique : où sont les femmes ? 6

Une place impossible à prendre 8

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 9

Signe

La solastalgie, une maladie en devenir 10

Laurent Grzybowski : mille et une manières d'être chrétien 12



La planète souffre, les hommes aussi.



Baobab, apprendre en s'amusant.

v Vécu

Vivre

Quand le langage est en jeu 14

Rencontrer

Josef Schovanec : « Dieu communique par des marginaux » 16

Voir

Dormir dans un arbre 19

s Spirituel

Parole

Le poids du papillon 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire ou ne pas croire

Développement personnel ou révolution sociale ? 24

Le besoin d'absolu dans nos sociétés 25

Corps et âmes

Vivre sans bisous ? 26



Yom Kippour, la fête du grand pardon.

c Culturel

Découvrir

Stéphanie Van Vyve : d'autres vies que la sienne 28

Médi@s

Top ou flop pour LN24 ? 30

Planche

Philosopher en marchant 32

Accroche

Dans l'ombre de Comès 34

Pages

Ce qui naît de l'horreur 36

Livres 37

Notebook et Messagerie 38



Quand le théâtre se déplace vers le public.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVELLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane
CHINSKY, Françoise LALANDE,
Armand VEILLEUX.

« Les contributions de nos chroniqueurs n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège

☎ + 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB

✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ - 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



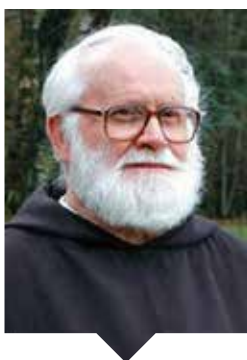
Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

Le visage couvert d'un masque

LA RÉPONSE À L'ANTHROPOCÈNE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Le passage du coronavirus de l'animal à l'homme, et la pandémie qui s'ensuit, est une conséquence de l'activité humaine. Peut-on y voir une réponse de la terre à cette activité ?

La philosophe et scientifique belge Isabelle Stengers, qui travailla avec le Prix Nobel de chimie Ilya Prigogine avec qui elle écrivit son premier ouvrage, considère la crise du covid-19 comme une réponse de la terre à l'anthropocène. La terre, qu'elle personnifie du nom de Gaia, réagit ainsi à l'activité violente de l'humain qui a détruit, au cours des dernières générations, l'équilibre délicat entre les systèmes biologique et géologique, permettant aux virus de transiter d'une espèce à l'autre du monde animal.

VERS UNE SIXIÈME EXTINCTION ?

La terre a connu, au cours des dernières cinq cents millions d'années, cinq extinctions massives quasi totales de la vie par suite de diverses catastrophes naturelles. Selon Elizabeth Kolbert, dans son livre *La Sixième Extinction* (prix Pulitzer 2015), nous sommes entrés dans une nouvelle phase d'extinction de la vie dont, pour la première fois, la cause principale est l'activité humaine.

Certains prédicateurs de la télévision américaine parlent facilement de punition divine, à la manière du docteur Rieux de *La Peste* de Camus. Des hommes de science, comme le géographe américain David Harley, parlent d'une « vengeance de la nature ». L'expression « réponse », utilisée par Isabelle Stengers, me semble préférable. Elle implique un dialogue et laisse donc place à une étape ultérieure qu'on pourrait appeler « conversion », que l'on donne ou non une connotation religieuse à ce mot.

LE SENS DU MAL SUBI

Dans son roman *Till We Have Faces. A Myth Retold*, publié en 1956 et qu'il considérait comme son œuvre majeure, le romancier et poète C. S. Lewis invente une nouvelle version du mythe de Éros et Psyché. La question qu'il pose est la même que celle du livre biblique de Job : le sens du mal subi. C. S. Lewis perdit sa mère encore enfant et servit dans l'armée durant la Seconde Guerre mondiale où il perdit plusieurs amis. En 1956, année où il publia ce roman, il épousa civilement en avril et religieusement en décembre Joy Davidman, chez qui on avait découvert un cancer en octobre.

L'héroïne de ce roman, Orual, fille aînée du roi Trom, qui est laide, a une demi-sœur plus jeune, Psyché, qui est d'une grande beauté et qu'elle aime tendrement. Psyché est offerte au dieu de la Montagne et toute la vie d'Orual est alors une recherche de sa demi-sœur et une lutte contre les dieux, auxquels elle parle avec la même *parrhesia* que Job à Yahvé dans la Bible.

Orual, qui devient une reine puissante et estimée, garde toujours son visage couvert pour cacher sa laideur. Ce n'est que lorsque, finalement, vers la fin, elle enlève son voile et parle aux dieux face à face, qu'elle peut comprendre la valeur rédemptrice de la souffrance et être de nouveau réunie avec sa sœur Psyché. « *Comment les dieux peuvent-ils nous parler face à face, aussi longtemps que nous n'avons pas de faces* », découvre-t-elle.

Au cours des derniers mois, circulant souvent le visage couvert d'un masque au milieu de personnes également masquées, ce message de C. S. Lewis m'est souvent revenu en mémoire. Ce n'est que lorsque nous avons un visage que nous assumons ; lorsque nous nous sommes dépouillés de tous les masques de nos ego, que nous pouvons être réconciliés avec notre beauté et nos laideurs, avec la joie de vivre et les difficultés de la vie. C'est alors que nous pouvons entendre la voix de Dieu qui nous appelle sans cesse à l'existence. Cela vaut pour chaque homme, mais aussi pour notre mère Terre.

Il dépend de tous les humains que la présente crise soit un avertissement plutôt qu'une vengeance de la nature ; qu'elle soit une prise de conscience (personnelle, sociale et écologique) suscitant une conversion plutôt qu'une étape dans la sixième extermination massive de la vie. ■

Enseignante pendant deux ans au Zaïre

« JE RÊVE

D'UN TEMPS... »

Françoise LALANDE

Auteure



Le moment est-il venu où colonisés et colonisateurs se parlent enfin et inventent de nouveaux rapports ? Où l'abyssal déficit culturel devient une histoire passée ?

J'ai vécu, les années 1966 et 1967, non pas au Congo, mais dans un pays en train de changer de nom. C'était le temps du retour aux sources ancestrales, voulu par le président Mobutu. Le nouveau nom effacerait le passé colonial. Les citoyens ne seraient plus des Congolais, mais des Zaïrois. Le fleuve serait le fleuve Zaïre. La monnaie ne serait plus le franc, mais le zaïre. Il régnait une fierté joyeuse d'être Zaïrois et, personnellement, j'accompagnais avec sympathie ce retour à "l'authentique", officialisé en 1971.

RACISME EN DOUCE

J'ai enseigné à l'athénée de Kolwezi dont le directeur était belge. J'entretenais avec mes élèves les rapports habituels d'un professeur avec ses élèves, accompagnés - quel cadeau ! - d'une solidarité totale à mon égard. Parmi mes collègues, il y avait des Libanais, des Haïtiens, des Belges et un Zaïrois, Eugène Mutampa. Lorsqu'il parlait de lui en son absence, le directeur disait : « *Monsieur Mutampa travaille comme un Blanc. Ha ! Ha !* » Un compliment de ce genre me gênait. J'ai observé que le racisme fonctionnait en douce, et que ceux dont le statut économique était le plus faible en Belgique se révélaient les plus arrogants envers les Congolais. Ce qui m'est apparu en 1966, c'est une inconscience généralisée. Les rapports des Belges et des Zaïrois souffraient d'un déficit culturel abyssal. Personne ne s'interrogeait vraiment sur la réalité vécue - économique et philosophique - de chacun.

En 1967, installée à Kambove, j'ai vécu des nuits de terreur. Des soldats de Mobutu, drogués, ivres, échappant à tout contrôle, parcouraient la région en pillant et tuant. Un couvre-feu mal annoncé avait

surpris des jeunes Grecs venus voir leurs parents le temps des vacances d'été. Ils périrent sous leurs baïonnettes. La mort violente n'était plus une fiction cinématographique, elle menaçait Blancs et Noirs au hasard des mauvaises rencontres. Une nuit où j'expérimentais l'expression « avoir les tripes nouées », j'ai reçu un appel téléphonique : « *Ils ont emmené...* » Un couple de Belges avait été pris. Dans la brousse, ils connurent l'enfer. Il ne se passe, depuis, pas une semaine où je ne pense à eux et où je m'interroge sur l'arbitraire des destinées. Pourquoi eux ? Pourquoi pas moi ?

BESOIN DE RÉPARATION

Vouloir analyser ce que fut la colonisation des Belges au Congo est une démarche courageuse, qui exige une discipline intellectuelle dépourvue de préjugés. Un avide besoin de réparation, côté congolais, se cogne à une culpabilité encore mal assumée, côté belge. Il est dans l'air du temps de vouloir supprimer tout ce qui n'est pas idéologiquement correct et, en ce moment, on lynche tout et tout le monde, une rage longtemps silencieuse s'exprime. Les statues de personnages impliqués dans la colonisation reçoivent leur lot de couleurs. Ces dégradations me semblent l'expression d'une colère simpliste. Je n'applaudis pas non plus une phrase du genre : « *La vie d'un Noir ne vaut rien en Belgique.* » Vouloir assimiler les actes racistes aux USA à ce qui se passe chez nous est une insulte au peuple belge. De même, déclarer que « *tous les Blancs sont racistes* » est une ineptie dangereuse. Elle alimente les arguments des racistes blancs et fait avancer l'extrême droite.

Je rêve d'un temps où les colonisés et les colonisateurs se parleront à niveau d'homme et de femme, un temps où ils inventeront de nouveaux rapports, marqués enfin par un respect mutuel. Une commission d'experts a été constituée, non sans mal, c'est-à-dire qu'elle est déjà critiquée. La lettre que le roi Philippe a adressée au président Félix Tshisekedi à l'occasion des soixante ans de l'indépendance du Congo et celle que le président a adressée au roi lors de la Fête nationale belge montre un respect et une empathie réciproques. Les auteurs de ces deux lettres sont des guides éclairés, ils indiquent le bon chemin - peut-être, le seul possible - à suivre au XXI^e siècle. ■

En postulant en mai dernier à l'archevêché de Lyon, Anne Soupa a relancé de manière forte la question de l'absence de femmes dans les différents ministères de la religion catholique. Même si, en Belgique, dans les évêchés liégeois et tournaisien, les choses évoluent puisque plusieurs d'entre elles ont été nommées à des fonctions habituellement réservées à des hommes.

INSTITUTIONS CATHOLIQUES.
Veulent-elles vraiment écouter les femmes ?

Encore de trop nombreux blocages

ÉGLISE CATHOLIQUE : OÙ SONT LES FEMMES ?

Michel LEGROS, Paul FRANCK et Michel PAQUOT.

Le 30 juin dernier, invitée à l'émission *28 minutes*, sur Arte, Anne Soupa se déclare « très en colère ». « C'est le silence radio du côté de la hiérarchie de l'Église : le nonce ne me répond pas, alors que je sais qu'il a répondu à certaines de mes amies qui avaient écrit. C'est indigne de mon Église que j'aime, que la moitié de l'humanité soit traitée de la sorte. » Cette théologienne et bibliste âgée de septante-trois ans, mère de quatre enfants et grand-mère de huit petits-enfants, a en effet, le 25 mai dernier, fait acte de candidature pour succéder au cardinal Barbarin à l'archevêché de Lyon. Et, face à l'absence de réaction, elle ne peut que constater la misogynie de L'Église, institution exclusivement composée d'hommes.

COMITÉ DE LA JUPE

En 2008, monseigneur Vingt-Trois, archevêque de Paris, avait affirmé que « le plus difficile, c'est d'avoir des femmes qui soient formées. Le tout n'est pas d'avoir une jupe, c'est d'avoir quelque chose dans la tête ». Après avoir porté plainte, puis retiré celle-ci suite aux excuses du prélat, Anne Soupa avait créé, avec la théologienne et essayiste Christine Pedotti, le Comité de la jupe afin de militer pour une juste reconnaissance des femmes dans l'Église. C'est dans cette foulée, « pour jeter un pied dans la fourmilière », qu'elle a posé sa candidature. Même si, actuellement, le droit canon ne permet pas à une femme d'être nommée à ce poste. Or, en tant que théologienne, la septuagénaire sait bien que dans les premiers temps, en l'an 120, la charge « episcopos » était laïque, le prêtre n'est arrivé qu'au III^e siècle.

Si, au fil des siècles, le clergé a repris la main, il apparaît clairement, à la lecture des textes sacrés, que la place des femmes n'est pas discriminante. Dans le premier chapitre de la Genèse, Ève était d'ailleurs « aux côtés d'Adam » et non pas « sortie de la côte d'Adam ». « Le mot "côté", en hébreu, veut aussi dire "côte", expliquait Anne Soupa sur Arte. L'Église masculine a fait le choix de "côte". Ce qui, selon moi, n'est pas une erreur de traduction, mais un choix. D'ailleurs, la communauté juive a l'honnêteté de dire "côté". Adam n'est pas le masculin, mais l'humanité tout entière. L'homme n'a pas été créé avant la femme, ils l'ont été simultanément. L'angle mort de la visibilité de la femme est donc considérable. Je pense que le pape François, qui est là depuis sept ans, est empêché. Il avait promis de faire quelque chose pour les femmes, et il n'a fait que des choses latérales. Ce n'est pas sérieux. Les femmes s'occupent du diaconat aujourd'hui, un strapontin. C'est honteux qu'on en soit encore là. »

SEPT POSTULANTES

« La place des femmes dans l'Église ne peut pas être traitée de manière marginale, estime encore la théologienne. Il faut bien que des gens mettent les pieds dans le plat, même si, dans un premier temps, cela peut susciter une irritation compréhensible. » Suivant son exemple, sept femmes ont postulé à des fonctions qui leur sont interdites au sein de l'Église catholique : prédicatrice laïque, diacre, curé, évêque et nonce. Si plusieurs militent activement pour le sacerdoce féminin, d'autres entendent d'abord accélérer le rythme des débats. Selon le collectif *Toutes Apôtres !*, qui se bat pour que des femmes puissent accéder à des fonctions décisionnelles, quatre d'entre elles (les trois autres n'ayant pas laissé leur numéro de téléphone !) se sont vu proposer un rendez-vous individuel, en septembre, avec le nonce apostolique Celestino Migliore.

« La place des femmes dans l'Église ne peut pas être traitée de manière marginale. »

En Belgique, plusieurs femmes occupent depuis peu des places habituellement dévolues à des hommes. Dans le nouveau conseil épiscopal de Liège, elles sont trois à avoir une responsabilité importante : Marie-Flore Montrieux est déléguée épiscopale pour l'enseignement ; Caroline Werbrouck, pour la santé ; et Dominique Olivier, pour l'accompagnement de tous les acteurs pastoraux (prêtres, diacres, laïcs, agents pastoraux, etc.), tout en étant animatrice du conseil épiscopal. Elles ont la responsabilité d'un vicaire épiscopal, sans que ce titre leur soit attribué car il est réservé aux prêtres. Il s'agit néanmoins d'un pas en avant puisqu'elles exercent une responsabilité à part entière.

SUIVI HUMAIN ET SPIRITUEL

« J'ai été assistante sociale, j'ai travaillé longtemps à l'aide à la jeunesse, développe Dominique Olivier. Je possède une bonne connaissance des réalités humaines et de l'Église. J'assure le suivi humain et spirituel de toutes les personnes engagées dans l'action pastorale. Je suis en lien également avec la commission qui a été mise en place pour accompagner des prêtres âgés et malades. Je crois que l'évêché de Liège a, depuis longtemps, la volonté d'impliquer les femmes, mais ce qui est neuf, c'est de confier l'animation du conseil épiscopal à une femme. Je pense que la volonté de l'évêque est d'avoir de vraies partenaires. Il aurait pu simplement me confier l'animation du conseil, mais la tâche d'un accompagnement dans la bienveillance est importante pour lui. Mon vicariat d'accompagnement est sur le même pied que les autres vicariats, je ne dépends

pas du vicaire général. La personne qui s'adresse à moi doit savoir que tout ce qui se dira reste de l'ordre du confidentiel. Qu'il n'y a pas d'interférence entre les structures décisionnelles. »

L'APÔTRE MARIE-MADELEINE

Malgré tout, le ministère sacerdotal n'est, à l'heure actuelle, possible que pour les hommes, selon l'argument que le Christ n'a pas choisi de femmes comme apôtre. Marie-Madeleine n'est-elle pourtant pas considérée comme telle ? C'est elle qui, la première, fait l'expérience de la résurrection, sans être crue par les apôtres. Aujourd'hui, cet argument n'est plus audible. En quoi le fait d'être femme serait-il un empêchement, ou une impossibilité, d'accès aux ministères consacrés ?

Il est temps de réfléchir en profondeur à la théologie des ministères. En effet, le prêtre peut plus que le diacre qui peut plus que le laïc. N'est-il pas possible de penser les ministères ordonnés non plus en termes de pouvoir, mais de service ? Pourquoi les évêques ne pourraient-ils pas mandater des hommes, des femmes, des laïcs pour exercer ces ministères ? Il est par exemple interdit à une femme de prononcer une homélie car il s'agit d'un enseignement, prérogative du prêtre qui l'a reçue de l'évêque. Certaines conférences épiscopales posent ouvertement la question. Ne serait-il pas urgent que l'Église s'ouvre à ces questions qui lui permettraient de marcher sur ses deux pieds, plus de la moitié des chrétiens étant des chrétiennes ?

Déléguée épiscopale chargée de l'enseignement pour le diocèse de Tournai depuis un an, Myriam Gesché est la première femme à occuper une fonction jusque-là masculine et cléricale dans ce diocèse. Après avoir été pendant quinze ans professeure de religion pour le secondaire, cette mère et jeune grand-mère était, au SeGEC (Secrétariat général de l'enseignement catholique), responsable du cours de religion. C'est le vicaire épiscopal qui la précé-

dit qui a proposé son nom. « Dans les différents conseils épiscopaux du pays, plusieurs femmes sont déjà déléguées dans différentes matières, relativise-t-elle. En revanche, pour l'enseignement, je suis la première femme des quatre diocèses francophones. Il est déjà relativement nouveau que ce genre de poste soit attribué depuis quelques années à des laïcs. Si on le propose enfin à des femmes, c'est parce que les choses évoluent. Les évêques belges ont, je pense, pris collectivement la décision de leur donner plus de place dans les lieux de décision. En tout cas, lors d'un synode diocésain, une volonté s'est manifestée dans ce sens. »

Ne serait-il pas urgent que l'Église s'ouvre aux questions qui lui permettraient de marcher sur ses deux pieds ?

Par sa fonction, Myriam Gesché représente l'évêque dans différents lieux de décision ou de concertation institutionnels relatifs à l'enseignement catholique. Et avec les trois autres délégués de l'enseignement, elle fait partie de l'instance pour les cours de religion catholique chargée de veiller à ce que ces cours puissent être donnés dans les meilleures conditions dans tous les réseaux d'enseignement. Au nom de l'évêque, elle est chargée de l'octroi du visa aux futurs professeurs de religion. Elle s'occupe également de la pastorale scolaire au niveau du fondamental, du secondaire et des hautes écoles. « J'ai accepté cette fonction, précise-t-elle, parce que je vois tout le travail qu'il y a à faire et que, par le SeGEC, je connais bien les différentes institutions où je reviens avec une autre casquette. Si je souscris à la revendication d'Anne Soupa que des responsabilités égales soient confiées aux hommes et aux femmes dans l'Église, je ne souscris pas à sa méthode. Revendiquer un poste jusque-là confié à un prêtre, mais pour lequel on ne postule pas, contribue, me semble-t-il, à survaloriser l'importance des clercs, à sacraliser leur rôle, ce qui ne me semble pas opportun. » ■

ENTRE ÈVE ET MARIE, UNE PLACE IMPOSSIBLE À PRENDRE

Un documentaire de Stephan Rabinovitch, *Dieu est-il misogyne ?*, pose la question de la place des femmes dans les trois grandes religions monothéistes. « De toute évidence, signale-t-on d'emblée, ce sont les hommes qui sont misogynes. Ce sont les hommes qui se sont approprié Dieu, le pouvoir de parler en son nom. » Pour justifier théologiquement cette relégation au second plan des femmes, l'Église catholique a utilisé deux figures : Ève et Marie. Elle a soigneusement mis de côté le premier récit de la création de *La Genèse* où l'humanité est créée masculine et féminine simultanément, dans une sorte d'androgynie. Ce texte insiste en effet de façon trop évidente sur une parfaite égalité entre l'homme et la femme. Elle lui a préféré le second récit du chapitre II, où Dieu construit la femme à partir d'une côte d'Adam. Cette création, qui survient après celle de l'homme, a permis de justifier qu'on assigne aux femmes des fonctions secondaires, subalternes.

Le péché originel, tel qu'il a été construit par saint Augustin au IV^e siècle, leur sera aussi très préjudiciable, puisque c'est à Ève qu'incombe la faute. L'homme a ainsi condamné les femmes au mutisme pour des

siècles. Mais pour permettre à la femme de retrouver sa dignité, l'Église lui propose un autre modèle, celui de la Vierge Marie, comme une façon de racheter sa condition de pécheresse. À la culpabilité d'être une descendante d'Ève, s'ajoute ainsi celle de ne pouvoir être comme Marie. La mère de Jésus est en effet un idéal impossible à atteindre et propose un modèle peu enthousiasmant. Marie est celle qui dit oui, qui se présente comme une servante et médite les choses en son cœur, c'est-à-dire qui se tait. Ces deux figures de la féminité sont donc du pain bénit pour les clercs, d'autant plus qu'ils l'ont pétri eux-mêmes : pour ne plus être coupable, la femme doit se soumettre.

Delphine Horvilleur conclut le documentaire avec une histoire juive, comme si la vérité ne pouvait se dire que dans l'humour. Un jour, Dieu va trouver Ève et lui propose de faire plaisir à Adam. « On va lui faire croire que tu as été créée en second. » Ève hésite un peu, mais finit par accepter. Dieu la rassure alors : « Ne t'inquiète pas, ce sera un secret entre nous deux, un secret de femmes. » (J.Ba.)

Dieu est-il misogyne ? à voir en VOD sur www.vimeo.com (4,54 €)

La griffe de Cécile Bertrand

EGLISE CATHOLIQUE: où sont les femmes ?



cécilebertrand

INDICES

MAJORITAIRES.

En 2019, l'Église anglicane d'Angleterre a donné accès au diaconat à plus de femmes que d'hommes. Les diacres étant ordonnés prêtres après un an, il devrait cette année y avoir davantage de nouvelles « prêtres » que de prêtres.

IMPENSABLE.

Pour le Saint-Synode qui gouverne l'Église orthodoxe de Grèce, le yoga est incompatible avec la foi orthodoxe et n'a aucune place dans la vie des chrétiens. C'est un chapitre fondamental de la religion hindoue et non un type d'exercice physique. Cette mise au point suit la recommandation de plusieurs médias grecs conseillant cette pratique pour combattre le stress lié au coronavirus.



INVENTÉ.

Dans l'État du Jharkhand, au nord-est de l'Inde, la croix d'une église protestante en construction a été endommagée par des nationalistes hindous. Ils affirment que plusieurs chrétiens auraient forcé des conversions, chose qu'interdit cet État. Le responsable du lieu affirme quant à lui que son Église ne pratique pas de conversions.

ORIGINAL.

La chapelle de la Charité, attenante à un couvent de Caen (France), vient d'être reconvertie en salle de fitness. Elle n'était plus utilisée depuis 2012, la dernière religieuse ayant alors quitté les lieux. Le groupe Basic Fit a valorisé cet endroit, déjà devenu viral sur les réseaux sociaux.



INSTABILITÉ CLIMATIQUE. Une menace pour l'équilibre mental.

« **L'**instabilité climatique est une des menaces sanitaires les plus urgentes, si ce n'est la plus urgente de ce siècle, car notre équilibre mental va être profondément perturbé par ce qu'on va perdre. » Citant la psychiatre américaine Lise Van Susteren, cofondatrice de la Climate Psychiatry Alliance, la journaliste Laure Noualhat met le doigt sur une maladie qui touche de plus en plus de monde aujourd'hui : l'éco-anxiété. Et dont, travaillant depuis quinze ans sur le terrain environnemental, elle est elle-même atteinte, ainsi qu'elle le reconnaît dans un livre, *Comment rester écolo sans finir dépressif*. « Où qu'on regarde, c'est la cata », panique-t-elle, comparant ce mal au renard du Petit Prince : « Ça ne se soigne pas, ça s'apprivoise et ça colle très, très fort au mental. »

PERTE DE RÉCONFORT

L'éco-anxiété porte un nom savant reconnu internationalement : la solastalgie. Ce terme, contraction du mot latin *solacium* (réconfort) et du grec ancien *algos* (douleur), a été inventé en 2007 par le philosophe et universitaire australien Glenn Albrecht. « Littéralement, précise la médecin épidémiologiste française Alice Desbiolles, la solastalgie tire son essence de la perte de réconfort engendrée par l'altération d'un environnement ou d'un chez-soi familier. » Il est dès lors impératif de la prendre au sérieux afin de « réinscrire l'homme dans son écosystème et respecter son désarroi ».

Si, dans le monde anglo-saxon, cette maladie est étudiée depuis plus de dix ans, sa propagation a été plus tardive dans les pays francophones, malgré les nombreux signaux d'alarme, notamment les rapports du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat). Son principal déclencheur a été la publication, en 2015, de *Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*. Best-seller inattendu vendu à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, cet essai signé par les chercheurs français Pablo Servigne (formé à Gembloux

et à l'ULB) et Raphaël Stevens a fait entrer un mot dans le langage courant : collapsologie.

Sa lecture, en 2017, a sérieusement chamboulé la vie de Géraldine Remy, professeure de français dans le secondaire à Bruxelles. Comme elle le raconte dans *Qui veut la peau de la licorne ?*, « ouvrant les yeux », elle n'a pas pu « complètement les refermer ». « Mais alors, comment continuer de "fonctionner" ? Comment poursuivre le jeu social ? », s'interroge celle qui, désormais, constate que, « tel un disque rayé, mon esprit ne songe plus qu'à l'effondrement. En quête de sens, j'associe chaque événement au déclin de la civilisation, y compris le décrochage scolaire ». Au point de sans cesse aborder le sujet, en famille ou lors de dîners entre amis, tentant de sensibiliser ses proches et ses collègues enseignants. « Je me dispute avec tout le monde », remarque-t-elle.

EMPATHIE POUR LE VIVANT

« Les individus éco-anxieux pâtissent de leur vision holistique du monde, de leur empathie pour le Vivant, les écosystèmes et la souffrance d'autrui : ils souffrent avec ce qui ne dépend pas d'eux, en tout cas pas directement. Les collapsologues nourrissent involontairement la souffrance des solastalgiques en leur rappelant des vérités qui font mal et des virtualités inquiétantes », analyse Alice Desbiolles dans *L'éco-anxiété. Vivre sereinement dans un monde abîmé*. Selon sa classification, Géraldine Remy est une éco-anxieuse *absolue* et *active* (à côté des *passives* et des éco-anxieux *relatifs actifs* ou *passifs*), même si elle n'a pas complètement coupé le cordon ombilical qui la relie à la société. Elle cherche néanmoins à quitter la ville pour un endroit isolé et s'essaie à toutes sortes de stages (dont certains de survie), avec des résultats pour le moins mitigés.

Ce phénomène est principalement présent chez des populations vivant dans des habitats radicalement différents : les zones fortement urbanisées, où le vert est rare, et la pleine

En route vers le pire ?

LA SOLASTALGIE, UNE MALADIE EN DEVENIR

Michel PAQUOT

L'éco-anxiété, ou solastalgie, touche aujourd'hui de plus en plus de monde. Face à cette crainte de l'avenir liée à la notion de collapsologie et qui peut provoquer de graves crises d'angoisse, il convient de se réapproprier le présent avec humilité et joie.

nature, où les changements sont palpables. « *L'éco-anxiété cueille ceux qui ont beaucoup à perdre, dans les pays riches, observe Laure Noualhat, mais aussi les populations vulnérables.* » Dès lors, face aux catastrophes bien réelles et aux risques encourus, chacun ne devrait-il pas être solastalgique ? Non, parce que, « *nos cerveaux buguent littéralement : nous savons, mais nous ne croyons pas ce que nous savons ; nous savons, et pourtant nous n'agissons pas, ou si peu et si lentement.* » La journaliste compare la situation à celle du Titanic : « *Pendant qu'on s'enquiquine à mettre de la graine germée dans nos bols de quinoa, l'orchestre du Titanic continue de jouer en harmonie. Cet orchestre, c'est notre système.* »

IMPUISSANCE

Face à ce déni collectif, les éco-anxieux se sentent souvent impuissants, convaincus de leur incapacité à contrôler le changement climatique, même s'ils agissent de leur côté. C'est pourquoi, chez tous ceux qui sont conscients

qu'il n'existe pas de "planète B", se mêlent une souffrance morale et un sentiment de détresse qui peut conduire à la déprime, voire à la dépression. Pour sortir de ce marasme, il est indispensable de « *lâcher prise sans renoncer* » et de « *réguler ses émotions* », tout en les acceptant, préconise Alice Desbiolles. Il importe de trouver en soi une certaine forme d'humilité qui conduit à prendre conscience que se laisser envahir par des pensées négatives, non seulement n'améliore en rien le sort de la planète, mais finit par être contre-productif. « *Faire preuve d'indulgence envers soi-même* » n'est pas une marque de faiblesse. Il faut au contraire « *s'autoriser un brin d'insouciance en dépit de la Nature qui souffre* », car cet « *"égoïsme" dispose de vertus essentielles en ce qu'il permet de se sentir mieux, voir heureux. Il devient dès lors possible d'aller de l'avant et de s'engager pour des causes qui nous tiennent à cœur* ».

L'épidémiologiste propose encore d'autres voies pour prendre à la fois soin de la

terre et de soi : s'émerveiller des beautés de la nature, faire des choses à sa portée (consommer local, supprimer certains aliments), s'organiser en collectifs, etc. Et plutôt que de « *futuriser* » ou « *passéiser* » à l'excès son existence, il convient « *de se réapproprier le présent et de ne pas systématiquement anticiper ce que sera le monde de demain* ». En le remplissant de joie, par exemple, ce que confirme Laure Noualhat lorsqu'elle se réjouit d'avoir « *trouvé un art à sa mesure : celui du rire ! Sardonique, nunuche, méchant et bête, noir, jaune ou vert, le rire est mon anxiolytique favori.* » ■



Laure NOUALHAT, *Comment rester écolo sans finir dépressif*, Paris, Tana, 2020. Prix : 19,75€. Via L'appel : - 5% = 18,77€.

Alice DESBIOLLES, *L'éco-anxiété*, Paris, Fayard, 2020. Prix : 18,80€. Via L'appel : - 5% = 17,86€ (parution le 09/09/2020).

Géraldine REMY, *Qui veut la peau de la licorne ?*, Hévíllers, Ker, 2020. Prix : 18€. Via L'appel : - 5% = 17,10€.

INDICES

SOLIDAIRES.

Neuf sœurs religieuses augustines, anciennes infirmières de plus de 80 ans, ont fait, du 15 juin au 5 juillet, une marche parrainée dans le jardin de leur Hôtel-Dieu de Québec. Ses bénéficiaires sont allés aux malades et aux soignants du covid-19.

PRÉSERVÉES.

Le Conseil souverain du Soudan a approuvé début juillet une loi pénalisant l'excision, jugeant que cette pratique porte atteinte à la dignité de la femme.



IMMORALE.

Amnesty International Belgique a ainsi qualifié la poursuite de ventes d'armes wallonnes à l'Arabie saoudite, pays impliqué dans des crimes de guerre au Yémen. Une pétition a été lancée en juillet contre cette violation du droit international.

PREMIÈRE.

Malgré de fortes résistances, le ministère grec de l'Éducation et des Affaires religieuses a décidé que la première mosquée officielle d'Athènes devrait ouvrir dans quelques mois.

RE-CONSACRÉE.

Le président turc Erdogan a signé le 10 juillet un décret rendant à l'ex-basilique Sainte-Sophie d'Istanbul son statut de mosquée. Son contrôle est cédé à la direction des affaires religieuses et l'édifice a été rouvert au culte.

Laurent Grzybowski

MILLE
ET UNE MANIÈRES
D'ÊTRE CHRÉTIEN

Chantal BERHIN

Laurent Grzybowski est auteur, compositeur et interprète de chansons liturgiques et de variétés teintées de foi chrétienne. Également journaliste et animateur de sessions, il a récemment cosigné un livre proposant une réforme de l'Église qu'il aimerait plus égalitaire.

Dieu est une fête, Souffle imprévisible, Tant que notre amour brûlera... Ces chants, et bien d'autres, qu'entonne l'assemblée lors de messes contemporaines, sont composés par Laurent Grzybowski. Son répertoire, religieux autant que profane, est teinté de ses rencontres et de ses voyages autour d'un monde qu'il voudrait contribuer à transformer. Dans ses chansons, où la foi est présente sans toujours dire son nom, il essaie de traduire un Évangile qui se situe au carrefour de la vie des femmes et des hommes d'aujourd'hui.

Journaliste à *La Vie*, hebdomadaire chrétien français d'actualités, il est aussi l'auteur, avec Anne Guillard, d'un livre paru l'an dernier, *Une autre Église est possible !*, où il propose des changements à l'intérieur de l'institution. « *Je suis incasable, reconnaît-il. J'ai deux jambes : le journalisme et la chanson ! Ces intérêts actifs me comblent totalement. Je vis ma vie comme une mission, comme une vocation.* »

PHILOSOPHIE ET THÉOLOGIE

Fils de diacre, l'un des premiers du diocèse de Paris, Laurent Grzybowski a approché la théologie dès l'enfance, en famille, notamment par le biais des célébrations et de la prédication. « *J'allais à deux messes par week-end, se souvient-il, comme servant et comme chanteur dans la chorale. J'ai baigné dans l'ambiance des MEJ (Mouvement eucharistique des jeunes). J'ai ensuite mené de front la philosophie à la Sorbonne et la théologie "option liturgie" comme étudiant libre au Centre Sèvres à Paris.* » Après la philosophie et la théologie, il suit un master en journalisme à l'Institut français de presse, avant d'être engagé au journal *La Croix* dans les années 87-88, tout en menant une carrière de chanteur. En 1990, il entre comme journaliste à *La Vie* où il est en charge principalement des questions de société, avec un intérêt particulier pour les lois qui touchent au domaine social et pour les personnes laissées pour compte, les migrants, les gens qui vivent dans la rue.

Cet homme aux multiples casquettes anime aussi des sessions liturgiques, des rencontres pour des mouvements de jeunesse, des ateliers en paroisses et dans d'autres lieux d'engagement chrétien. Toujours avec le souci de rendre les liturgies plus parlantes. Engagé depuis vingt ans dans le dialogue inter-convictionnel avec les athées, les chercheurs de sens, les humanistes et tous les gens ouverts, il admire leur foi, même si elle n'est pas religieuse.

ÊTRE UN "CHRISTIEN"

Au-delà des questions qui concernent le « *Qui suis-je ?* », cet homme aux facettes multiples est surtout intéressé par celle-ci : « *Qui ai-je envie d'être ?* » Il répond : « *Je voudrais être un disciple du Christ. Être un "Christien". Un mot que je trouve juste : penser et agir comme Jésus. Devenir soi à son image. C'est un appel permanent et un chemin de conversion continu. Être le changement pour le monde, selon les paroles de Gandhi. Il n'y a pas d'âge pour changer et le temps du confinement a été, pour beaucoup, une occasion de remise en cause. L'Église aussi peut se poser des questions.* »

Le moteur de ses engagements est la libération au nom de l'Évangile. Non parce que cette lutte contre les discriminations serait à la mode, mais parce qu'elle est le cœur de l'Évangile. Le titre de son livre, *Une autre Église est possible !*, est bâti sur le modèle du slogan qui résume toute l'espérance du mouvement altermondialiste : « *Un autre monde est possible* ». Il y présente, en collaboration avec Anne Guillard, doctorante en philosophie et en théologie, vingt propositions pour sortir de la crise catholique. Il suggère des réformes pour faire coller davantage l'Église à sa mission première, en adoptant une attitude moins dogmatique, plus égalitaire, plus proche de la vie concrète.

Les pistes proposées concernent principalement l'exercice du pouvoir, le partage des responsabilités entre clercs et laïcs, leur formation, l'accès des femmes aux ministères, la place des plus pauvres dans les communautés paroissiales ou encore la qualité des liturgies. Il s'agit de sortir de la pyramide du pouvoir en inventant de nouveaux services d'Église et en reconnaissant, par exemple, les talents des chrétiens par des lettres de mission.

Les pistes proposées concernent principalement l'exercice du pouvoir, le partage des responsabilités entre clercs et laïcs, leur formation, l'accès des femmes aux ministères, la place des plus pauvres dans les communautés paroissiales ou encore la qualité des liturgies. Il s'agit de sortir de la pyramide du pouvoir en inventant de nouveaux services d'Église et en reconnaissant, par exemple, les talents des chrétiens par des lettres de mission.

SUR UN PIÉDESTAL

« *Pour conserver leur pouvoir, constate Laurent Grzybowski, certains clercs, mais aussi des laïcs, fascinés par le devant de la scène ou de l'autel, ont fait resurgir le côté piétiste de la religion catholique, idéal pour manipuler les âmes et les consciences. Une attitude que l'on croyait disparue avec le concile Vatican II. On observe au contraire, malheureusement, le retour en hauteur du piédestal occupé par le prêtre. En France, beaucoup de prêtres se font appeler père. On peut s'interroger sur cette dénomination. Et que dire du titre de monseigneur ?* » Il suggère le nom de frère, s'il en faut un, qui est sans doute le terme le plus fidèle à l'esprit de l'Évangile pour désigner un pasteur. Derrière de simples appellations, toute une théologie, une manière de présenter Dieu, est sous-entendue.

« La présence réelle de Jésus est effective dans le service du petit, du pauvre. »

« *La question de la présence réelle a été longuement débattue durant le confinement, raconte Laurent Grzybowski. On ne pouvait pas participer à la messe, au grand dam de beaucoup de catholiques qui ont brandi des slogans tels "Rendez-nous nos messes". On oublie que l'absence d'eucharistie est le lot d'un très grand nombre de chrétiens dans le monde. Dans un article paru dans La Vie, j'ai essayé de répondre à des réactions très énervées. Selon moi, il y a une méprise sur ce qu'est la présence réelle. Celle de Jésus est effective dans le service du petit, du pauvre.* »

Le retour du prosélytisme dans l'Église catholique en France l'inquiète. « *On observe, dans la communauté chrétienne, un intérêt pour les congrès qui ont comme but de convertir de grandes masses sur le modèle protestant évangélique. On cherche à faire du chiffre. Moi, je voudrais réhabiliter le catholicisme ordinaire, sans recourir à ces modèles de conversions spectaculaires. Des gens qui sortent de la drogue, qui parlent de leur enfance battue, de leur séjour en prison ou d'autres épisodes de vies déboussolées... Qu'on arrête d'entretenir les jeunes dans ce type de vision de la religion. Ce ne peut pas être l'archétype du christianisme. Je défends le compagnonnage avec le Christ. Pour moi, la foi se vit dans la vie ordinaire.* » ■



Laurent GRZYBOWSKI et Anne GUILLARD, *Une autre Église est possible*, Paris, Temps présent, 2019. Prix : 10€. Via L'appel : - 5% = 9,50€.



© Baobab - Valérie Filate

LULU.
Un clown qui aide les enfants à jouer.

Une école maternelle dans un quartier populaire de Bruxelles. La classe des Grenouilles. Vingt-cinq enfants, pour la plupart issus de l'immigration. Améliorer l'usage de la langue, favoriser son utilisation par tous les moyens possibles et élargir le vocabulaire des enfants sont autant de priorités pour l'équipe pédagogique. « *L'apprentissage de la pratique du langage est capital pour les enfants qui fréquentent une école comme la nôtre. Cela va de pair avec la socialisation, le respect, le vivre ensemble. Mais le langage reste primordial car c'est par ce biais que les enfants abordent toutes les autres disciplines. Travailler cet aspect de toutes les manières possibles facilite le reste des apprentissages. Le langage est notre priorité. Et à l'école maternelle, tout se fait sous forme de jeux. C'est une manière naturelle d'apprendre* », explique l'institutrice dans le brouhaha joyeux des enfants qui rangent la classe d'une façon un peu inhabituelle. Car ils attendent Valérie, « *La dame des jeux*, précise Hakim. *Elle vient avec Lulu, tu vas voir.* »

LIBÉRER LA PAROLE

Trois petits coups frappés à la porte et Valérie entre, les bras chargés de grands sacs remplis de boîtes à jeux. « *Mais où est Lulu ?* », se demande Joshua. « *Il va arriver, ne t'inquiète pas* », lui répond-elle. Les enfants se regroupent dans le coin lecture où ils ont l'habitude de se rendre pour recevoir les informations nécessaires à la vie de classe. Valérie s'assied parmi eux et prend le temps de dire bonjour à chacun en l'appelant par son prénom. Elle demande quelques nouvelles de la vie de la classe, puis se met à fouiller dans son sac d'où elle extrait un bonnet qu'elle examine sous toutes ses coutures. Elle en sort un nez rouge qu'elle accroche sur le bout de son nez.

« *C'est Lulu !* », ne peut s'empêcher de s'exclamer Oum Kalsoum. Valérie a disparu derrière son nez de clown,

laissant la place à Lulu. C'est lui qui va les aider à jouer. « *Au départ, le clown Lulu me servait à raconter des histoires, se souvient la jeune femme. Mais j'ai testé ce personnage lors d'ateliers jeux et j'ai constaté combien il pouvait m'aider.* » Il est devenu son partenaire indispensable, c'est lui qui explique les règles. Les enfants sont très attentifs, éclatent de rire à ses bêtises.

« *Lulu fait intervenir les enfants en libérant leurs paroles, en apportant une pointe d'humour à leur portée. Il peut prendre aussi une certaine distance avec des situations un peu plus tendues. Il ne se moque jamais, il fait lui-même des bêtises. Sa présence induit un côté plus ludique en retirant l'aspect trop compétitif du jeu. Il apporte aussi des notions de vocabulaire, et les enfants qui ne maîtrisent pas bien la langue sentiront moins la pression que pourrait induire l'intervention de l'adulte. Lulu peut aussi intervenir quand ils perdent et qu'ils n'aiment pas ça. Il apporte une très grande légèreté.* »

ACCOMPAGNER LE JEU

La dernière fois que Valérie est venue avec Lulu, les enfants ont joué, en grand groupe sur le tapis, un jeu permettant de découvrir des animaux en tout genre. Ils devaient les nommer, les caractériser - à plumes, à poils ou à écailles -, puis les classer entre ceux qui volent, rampent, nagent ou marchent. Chacun a eu l'occasion de parler, d'argumenter. Aujourd'hui, c'est différent. Ils sont réunis par petits groupes de six autour des tables mises côte à côte où est assis un adulte, parent d'élèves ou bénévole proche de l'école.

« *En famille, il y a toujours la présence des adultes qui jouent avec les enfants. En classe, c'est différent, l'adulte ne joue pas avec eux, il est à la table des joueurs. Il les laisse jouer entre eux, les aide à respecter les règles, veille à ce que tout se passe au mieux en évitant les conflits*

Une autre façon d'apprendre

QUAND LE LANGAGE EST EN JEU

Christian MERVILLE.

Comédienne, conteuse et clown, Valérie Pilate est une animatrice de l'ASBL Baobab. Cette association met sur pied des interventions au sein des classes pour faire découvrir l'importance pédagogique de la pratique du jeu.

et les maladresses. Il est le maître du jeu. Il est là pour apprendre à chacun d'attendre son tour pour lancer le dé. Ce qui n'empêche pas de suggérer une stratégie en rappelant ce qui a déjà été joué et comment cela a été mené. C'est très dynamique pour les enfants et cette manière de faire leur permet d'entrer en grande interactivité en jouant vraiment entre eux. »

DIFFÉRENTS LÉGUMES

Le jeu peut commencer. Il s'agit de découvrir différents légumes et de les classer suivant la couleur donnée par le dé. Tout est en effet raconté à partir de cette couleur : le nom du légume, ses caractéristiques et l'endroit où on peut le trouver. Et chacun y va de ses commentaires sur ses propres goûts. « Il s'agit avant tout de travailler sur deux plans en langage, précise Valérie : l'acquisition d'un maximum de vocabulaire pour pouvoir s'exprimer sur une théma-

tique, mais aussi l'apprentissage de la syntaxe orale qui consiste à former une phrase correcte en utilisant plus qu'un mot. Ce qui amènera les enfants à pouvoir, par la suite, exprimer correctement un sentiment ou un besoin. Si le vocabulaire est important, la manière de l'utiliser l'est tout autant. »

Il n'est pas toujours facile d'écouter l'autre, d'attendre son tour, de lancer le dé correctement. « C'est la règle du jeu qui permet d'apprendre à respecter les autres. Elle n'est pas là pour gagner ou perdre. Elle indique qu'il est possible de s'amuser et constater qu'on peut ne pas être le meilleur ou, au contraire, s'étonner de n'être pas si nul que ça. Et aussi elle oblige à apprendre à attendre son tour, à n'utiliser que son pion. À cet âge-là, les enfants sont souvent dans l'impulsif de l'immédiat, alors qu'il faut observer ce que les autres font, même quand on n'est pas dans l'action du jeu. Sans les autres, on ne peut pas jouer. »

Le jeu est terminé. Lulu a perdu son nez rouge après avoir salué les enfants qui retrouvent alors Valérie. Elle range les jeux dans ses grands sacs. Tout le monde est ravi. « On peut garder ce jeu-ci jusqu'à la prochaine fois ? Je pense que les enfants ont encore envie d'y jouer », demande l'institutrice. Valérie s'en réjouit. « Pour moi, c'est gagné parce que je ressens combien existe une grande cohésion entre l'animation vécue et l'enseignement de tous les jours. Notre but n'est pas simplement de venir dans une classe pendant une heure ou deux, mais d'avoir un prolongement au quotidien. »

Voilà pourquoi Baobab a ouvert un lieu où chacun peut se procurer les différents jeux utilisés au cours des animations et même ceux qui ont été inventés par ses animateurs. Et en plus d'être accessible aux enseignants, il l'est à tous ceux qui savent que jouer est une magnifique manière de vivre et d'apprendre ensemble. ■

www.baobabelgium.be

Femmes & hommes

JUSTIN WELBY.

Chef spirituel des anglicans, il demande à ses fidèles de reconnaître tous les aspects du passé de l'Église d'Angleterre, y compris esclavagiste. « Vous devez affronter ce fardeau historique de l'Église si vous voulez construire un avenir meilleur. »

CATHY MIN JUNG.

Issue de la diversité, cette auteure, actrice et metteuse en scène est la nouvelle directrice du théâtre du Rideau de Bruxelles pour construire « des futurs solidaires et désirables ».



MIKE FANTO.

Cet habitant de East Pittsburgh (USA) a transformé une église désacralisée en garage de luxe pour y héberger des Supercars appartenant à des propriétaires qui souhaitent bénéficier de « services sacrés » et protéger dans un cocon leurs superbes voitures pendant l'hiver. Il a baptisé son entreprise The Holy Grail Garage (Le garage du Saint Graal).

BOLSONERON.

C'est le nom que le dominicain Frei Betto a donné au président brésilien Bolsonaro à la suite de la catastrophique gestion de la pandémie du covid-19 et de la dévastation socio-environnementale qui ont fait tant de victimes, spécialement en Amazonie.

JOSEPH MOINGT.

Ce jésuite et théologien connu est décédé le 28 juillet à Paris, à l'âge de 104 ans. Selon lui, la séparation des chrétiens en clercs et laïcs n'est pas conforme à l'esprit du christianisme.



Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Classé « autiste » lorsqu'il était jeune, Josef Schovanec milite pour l'inclusion des autistes dans la société. Depuis l'automne 2019, cet intellectuel éclectique, philosophe, docteur honoris causa 2018 de l'Université de Namur, est chargé à l'UCLouvain d'accompagnement pédagogique pour les personnes à profil spécifique.

Josef SCHOVANEC

« DIEU COMMUNIQUE PAR DES MARGINAUX »

— **Chacun a été affecté, si pas infecté, par la pandémie. Qu'est-ce qui vous a surtout touché dans cet évènement ?**

— Cette crise m'interpelle particulièrement puisqu'on oblige les gens à mener en quelque sorte une vie d'adulte autiste : peu de sorties, une vie sociale réduite, une distanciation physique... J'ai été choqué par sa mauvaise gestion dans des homes pour personnes âgées et des établissements pour personnes handicapées et vulnérables. J'ai constaté là des défaillances majeures. Plus largement, je crains aussi que l'embryon de culture internationale, faite de rencontres avec tous les horizons et d'une approche commune multilatérale, soit remis en cause, notamment dans la lutte contre les famines, avec des conséquences dramatiques. Je redoute qu'il y ait bien plus de victimes non pas dues au virus, mais à la mauvaise gestion de notre monde.

— **Vous avez été engagé à l'UCLouvain pour l'accompagnement pédagogique des étudiants à profil spécifique, en situation de handicap, de trouble ou de maladie. Avec quel objectif ?**

— Celui de rendre l'université plus accessible, plus inclusive pour ces personnes, notamment celles à profil autistique. On a jugé que mon parcours personnel permet d'apporter une sensibilité plus particulière à ce sujet. C'est une tâche assez enthousiasmante. Je pense que l'université n'est pas pensable sans une pluralité de profils. Il est bien qu'elle s'ouvre à la richesse des différences. Au Moyen Âge, les universités recrutaient déjà des gens "bizarres". Les étudiants au profil différent correspondent parfois davantage aux idéaux de l'université que certains valides qui aspirent surtout à faire la fête et le minimum pour réussir leur année. J'accompagne certains de ces étudiants différents, notamment un étudiant lourdement handicapé. Cela se voit à son apparence. En même temps, il est très érudit et grand connaisseur d'un sujet très pointu à l'apprentissage duquel il consacre fructueusement du temps.

— **Quel a été votre environnement familial ?**

— Je suis né en 1981 dans la région parisienne. Mes parents sont arrivés en France comme réfugiés politiques, fuyant le régime communiste en Tchécoslovaquie. J'ai grandi dans le milieu de ces réfugiés politiques. Beaucoup d'entre eux exerçaient des petits métiers pour survivre la journée, et se retrouvaient le soir, alors qu'ils avaient par exemple été ministres déchus ou avaient passé des années dans des prisons ou au goulag.

— **Vous avez rapidement été jugé différent de la plupart des autres enfants ?**

— On m'a catalogué comme ayant un profil d'autiste, mais difficile à caractériser en termes simples. Il a été quasi impossible pour moi d'aller à l'école suite à des sou-

cis en termes sensoriels ou alimentaires. Je n'y avais pas de contact, si ce n'est d'être physiquement frappé par les autres enfants. Certaines années, je n'y ai quasi jamais mis les pieds.

— **Jeune, vous avez subi des diagnostics et traitements désastreux et dangereux...**

— Oui, mais je ne suis pas le seul. Beaucoup d'autistes sont passés par là. Vous vous demandez comment des gens parfaitement rationnels et en principe "gentils" ont pu vous gaver de médicaments parce que vous avez l'air un peu bizarre, que vous ne regardez pas votre interlocuteur dans les yeux ou que vous avez un ton de voix étrange. Cela, c'est le passé. Je ne veux pas me plaindre, mais il faut imaginer, pour des enfants d'aujourd'hui, des accompagnements plus appropriés que le mien.

— **Avec le recul, vous dites que vous avez eu de la chance ?**

— Oui, parce que mes parents étaient des gens instruits. Ils ont pu m'aider à apprendre. J'ai eu les mêmes enseignants que ma grande sœur et, grâce à ses cahiers, j'ai pu poursuivre largement mon parcours scolaire. Mes parents fréquentaient les milieux catholiques et certains enseignants ont pu m'aider à trouver des arrangements avec le cadre strict de l'école.

— **Chacun essaie de trouver des forces, des appuis pour avancer, donner du goût à sa vie. Quels sont ceux qui vous ont permis d'être ce que vous êtes aujourd'hui ?**

— Ce sont mes parents et ma sœur qui ont littéralement tout fait pour moi. La grande inquiétude pour mes parents était de savoir si je pourrais devenir autonome. Ils sont décédés l'an dernier. S'ils l'avaient été cinq ans plus tôt, cela aurait pu se terminer en catastrophe pour moi. Quand on retrace le parcours de personnes handicapées, on voit que ce qui a été déterminant, ce n'est pas la classification médicale du handicap, le niveau d'autisme ou la génétique, mais le cadre familial. C'est là qu'on s'aperçoit à quel point le monde occidental est en retard. J'ai eu la chance de passer beaucoup de temps dans des pays du tiers-monde et très pauvres, et là, le rôle de la famille est irremplaçable. Des millions sur un compte bancaire ne remplacent en rien cette qualité de vécu humain.

« Pour le bien des autistes, l'accompagnement familial est déterminant. »

— **D'autres facteurs ont contribué à vous donner des forces ?**

« Les seules choses qui construisent vraiment l'être humain, ce sont des moments de contemplation. »

— Ce qui a joué aussi dans mon parcours, c'est une certaine appétence pour les livres. Quand j'étais adolescent, je voulais devenir mathématicien, parce qu'il n'y a là pas trop d'interactions sociales ou de hiérarchie, mais ma sœur m'a inscrit à Sciences-po. J'avais dix-sept ans et je ne voulais pas travailler dans ce milieu-là. J'ai donc abandonné et j'ai fait un doctorat en philosophie, tout en étudiant des langues orientales. Quand on est, comme moi, un peu perdu dans la vie, on fait philo, non... ? (Rires) Et j'ai pris goût aux vieux bouquins. Certaines sections universitaires sont plus accessibles à des gens comme moi. Il m'était plus facile de trouver ma place dans un cours de langues anciennes un peu bizarres que de marketing. Mon projet était d'enseigner à l'université, ce que j'ai fait un peu à Téhéran. J'aurais pu y rester, mais je suis rentré afin de faire de la militance associative pour la cause des personnes au profil d'autistes.

— Vous vouliez vous rendre utile ?

— On peut dire cela ainsi, mais ce n'était pas seulement un altruisme totalement désincarné. Travailler avec des gens différents, c'est profondément épanouissant. Passer une journée avec des personnes handicapées, c'est pour moi beaucoup plus plaisant qu'avec de hauts directeurs d'entreprise, et cela construit à long terme sur le plan personnel.

— Vous parlez des langues étrangères et vous avez beaucoup voyagé. Ces voyages vous ont ouvert à une dimension nouvelle ?

— Ce que l'on apprend dans la vie, on l'apprend en voyageant. C'est perdu dans un lieu inconnu que l'on vit les vraies expériences, y compris spirituelles. Ce n'est pas un hasard si les religions monothéistes sont des religions du désert. On le comprend en s'y retrouvant sous un ciel étoilé. Lorsqu'on est un peu perdu, vagabond, handicapé, exclu, marginal, on est poussé à des voyages un peu abrupts. Il y a quelque chose de fondamental dans le départ vers ailleurs. Toutes les grandes histoires, religieuses ou non, fondatrices de civilisations, commencent par des départs.

— Lors de vos voyages, vous avez fait des découvertes sur le plan spirituel ?

— Je suis frappé par les parallélismes entre plusieurs traditions spirituelles. La religion bien comprise unit les humains, contrairement à ce que disent de manière simpliste ou rapide certains médias. À titre très personnel, j'ai constaté que les milieux religieux sont beaucoup plus stables et épanouissants pour l'être humain fragile ou marginal. Une certaine forme de présence religieuse peut contribuer à l'inclusion des gens. Mais je ne suis pas naïf, il y a bien sûr des ratés. Il me semble que, dans beaucoup d'universités, la faculté de théologie est plus facilement inclusive pour les personnes différentes que d'autres.

— Vous êtes conférencier, chroniqueur à la radio, écrivain... Quels sont vos projets ?

— J'ai celui d'écrire une sorte d'histoire des personnages bizarres de l'Église. On pourrait ainsi faire celle de ces moines ermites qui se retiraient dans le désert d'Égypte

au V^e siècle. Pourquoi allaient-ils vivre là ? En quoi un être humain pouvait-il trouver normal de rechercher au milieu des sables brûlants, accompagné de scorpions, alors qu'il aurait pu simplement vivre dans une plantation verdoyante, le long du Nil et en s'amusant en ville ? Si on y regarde de plus près, on constate que Dieu, dans son "plan média", ne communique pas par l'intermédiaire des puissants ou des gens connus, mais par des marginaux.

— Vous avez des maîtres spirituels ?

— Je suis d'éducation catholique. Il paraît que cela se voit. Beaucoup me croient curé parce que je parle lentement, alors que c'est parce que j'ai eu un très important retard d'apprentissage du langage. Je n'aime pas trop les étiquettes. Je ne vois pas ce que cela a à voir par rapport à Dieu et l'éternité. J'apprécie par exemple, dans certaines traditions protestantes, une approche non autoritaire de la vie spirituelle. Je peux avoir de l'admiration pour certaines personnes, mais je ne me sens pas à l'aise dans un rapport de soumission hiérarchique avec un maître. Le bon professeur ou maître n'est pas celui qui menace d'une sanction, mais celui qui sait susciter l'envie de connaître. Je ne suis pas un prédicateur pour telle ou telle paroisse ou le porte-parole de tel ou tel groupement.

— Une manière d'être au monde que vous appréciez, ai-je lu, est celle de contempler...

— Oui, je ne connais pas d'expérience plus fondatrice que celle-là. De l'agitation du quotidien, de ce que l'on a à faire en pratique au jour le jour, qu'en reste-t-il comme traces à long terme ? Je pense que les seules choses qui construisent vraiment l'être humain, ce sont des moments de contemplation. En ce qui me concerne, il s'agit de certains lieux, à un moment non programmé où je suis seul et où je regarde ce qui est devant moi. Des sortes de panoramas mentaux surgissent alors et se gravent dans ma tête. Chacun fait ses propres expériences de ce qui est fondateur pour lui.

— Qu'est-ce qui a de la saveur dans la vie pour vous ?

— À titre personnel, je suis fan des déserts. Ma quête est de me retrouver plus profondément dans un désert plus authentique, j'y repense cinquante fois par jour. On a parfois l'impression que les étoiles sont tellement proches qu'on pourrait les attraper avec la main. C'est vraiment une expérience hypnotique. La sensation d'une Présence y est particulièrement forte. Peut-être que si j'avais vécu au IV^e ou V^e siècle, j'aurais fini dans un de ces petits monastères dans le désert. Au Moyen Âge, je serais peut-être devenu moine copiste.

— Qu'appréciez-vous chez les autres ?

— J'ai des sympathies renforcées pour des gens qui ont des mécanismes de pensée ou des centres d'intérêt proches des miens. Les échanges avec les autres ne sont pas prévisibles et sont une leçon d'humilité. Parfois, a priori, on n'a pas de sympathie pour quelqu'un, mais on change d'avis ensuite. Il faut parfois des années pour développer des connivences avec certaines personnes, mais ce n'est alors jamais perdu.

— L'humour est présent chez vous. Il vous sauve ?

— L'humour est un trait marquant de l'être humain, il est culturellement déterminé. Les blagues chinoises ne font pas rire les Européens et vice-versa. Mais, en général, si vous arrivez à faire rire quelqu'un, vous êtes adopté. Il est biologiquement quasi impossible de haïr quelqu'un qui vous fait rire, et c'est pour cela qu'il est nécessaire d'apprendre à faire rire l'autre. ■

Slow tourisme et découvertes

DORMIR DANS UN ARBRE



Photos et textes : Stephan GRAWEZ

À Martilly, commune d'Herbeumont, Fabien Ledecq est l'un des deux artisans de Mon lit dans l'arbre, un domaine original formé de cabanes accueillant des passionnés de nature, de randonnées et de découvertes locales. Un slow tourisme qui revendique haut et fort ses convictions durables, écologiques et d'économie sociale. Intégrées ou perchées dans les arbres de ce bras de la Vierre, les cinq habitations actuelles ont été construites de septembre 2018 à 2019. Et les projets ne manquent pas.



FINANCEMENT COOPÉRATIF.

Face au refus des banques de les soutenir a priori, Fabien et son comparse, David Bavay, ont lancé la coopérative *Au pré de mon arbre*. La commune d'Herbeumont, convaincue par ce projet de développement intégré et respectueux de l'environnement et du village, leur a concédé un terrain de 3 ha en bail emphytéotique. « *Nous avons grandi dans la région et ce projet est un peu un rêve de gamins, explique Fabien. Nous ne visons pas un tourisme de passage, mais plutôt de séjour. C'est un public de familles, de couples...* » L'objectif de déconnexion est total : ni wifi ni télévision dans les cabanes. Cette initiative mise sur la rencontre et la décompression.



CONVIVIALITÉ, AUTONOMIE.

Chaque cabane est autonome et équipée d'une cuisine. Les petits-déjeuners sont préparés au pied de celle réservée à l'accueil. Pour les autres repas, un service traiteur proposant des produits locaux et de saison est disponible pour ceux qui ne souhaitent pas cuisiner eux-mêmes.



EMPLOI LOCAL, CIRCUITS COURTS.

En plus d'être intégré, *Mon lit dans l'arbre*, qui compte aujourd'hui vingt-trois lits, est source d'activité économique locale. Deux emplois mi-temps font tourner la coopérative et un troisième est déjà prévu. Sans compter que l'objectif final prévoit dix cabanes individuelles, plus une collective pour des réunions. Côté circuit court, la Ferme du Grand Enclos, située à 6 km, permet de se fournir en produits locaux. Quelques aliments bio et Fairtrade sont aussi vendus à l'accueil.





FEUILLE DE CHÊNE.

Ni gîte, ni camping, le domaine a finalement reçu une feuille de chêne dans la catégorie « Villages de vacances » (label du Commissariat au Tourisme). « Pour nous, c'est une vitrine. Notre volonté est de nous démarquer des standards habituels de confort du système hôtelier. »



TRAPPES ET CACHETTES.

Couleurs du monde, Ombre et lumière, Regards croisés... : le nom des cabanes est une invitation à la poésie et au rêve. *Trappes et cachettes* a été entièrement construite autour d'un arbre. Les branches et le tronc transpercent littéralement toutes les pièces. Le moindre recoin est utilisé avec intelligence pour des espaces de rangement ou des cachettes.



TEL PÈRE, TELLE FILLE.

Durant le confinement, Romane (10 ans) a voulu imiter son père et, elle aussi, imaginer des constructions à l'aide de palettes. Dans l'espace enfants, elle a érigé l'épicerie de Martilly et même un bus TEC plus vrai que nature. Une future aménagée de cabane est née.



TANIÈRE DES NUTONS.

L'aménagement des lieux se fait à base de matériaux locaux qui valorisent l'économie sociale et solidaire. Le réemploi et la récup sont en effet les maîtres-mots du projet. Fabien et David ont trouvé en Frédéric Struys un artisan ébéniste qui façonne les cabanes. « Il partage nos valeurs, il transcrit nos rêves en réalité. Nous, nous ne sommes pas manuels et, lui, il possède un talent artistique fou ! » Et de l'imagination : pour soutenir les terres du talus, derrière *La tanière des nutons* (la seule non perchée), deux cent vingt pneus de récupération ont été utilisés. Chaque cabane est relativement isolée, conférant à l'endroit une discrétion parfaite.

www.monlitdanslarbre.be

« *Tout ce que vous aurez délié sur la terre...* » (Mt. 18, 18)

LE POIDS

DU PAPILLON

Gabriel RINGLET



Il est beaucoup question des clés dans les deux Testaments. D'ouvrir des portes, de les fermer, et de ne surtout pas peser.

Au temps de la Bible, les clés pesaient parfois fort lourd. Composées de gros morceaux de bois munis de différentes pointes métalliques, elles pouvaient atteindre de telles proportions qu'il faille les porter à l'épaule, comme en témoigne ce verset du livre d'Isaïe : « *Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David : s'il ouvre, personne ne fermera, s'il ferme, personne n'ouvrira* » (Is. 22, 22).

L'oracle du prophète jette sur l'Évangile du "lier" et du "délier" un éclairage très intéressant. Il raconte la colère d'Ézéchiàs à l'égard de son Premier ministre. Ce dernier, un certain Shebna, plutôt dépensier, mais très dur envers la population, ferme bien plus de portes qu'il n'en ouvre. Du coup, le roi l'écarte et le remplace par Eliakim qui reçoit solennellement les signes de son investiture : la tunique, la ceinture et les clés. À lui, désormais, de fermer et d'ouvrir, de lier et de délier le plus justement possible.

FERMER LE CIEL

Dans la Bible, le pouvoir des clés s'exprime de différentes manières, des plus concrètes aux plus symboliques. On pense d'abord aux gardiens des portes de la ville car, dans les localités antiques, qui garde la porte garde la cité. Le pouvoir des clés traduit aussi une souveraineté spirituelle. Qu'on pense à l'enthousiasme d'Isaïe, si communicatif la nuit de Noël : « *Oui ! Un enfant nous est né, un fils nous a été donné ; l'insigne du pouvoir est sur son épaule* » (Is. 9,5).

Et comme la clef prend parfois une valeur liée à la fin du monde, on la retrouve sans surprise dans l'Apoca-

lyse à propos des « *deux témoins* » qui se tiennent devant le Seigneur et reçoivent « *le pouvoir de fermer le ciel* » (Apoc. 11, 6). Ainsi, quand Jésus dit à Pierre : « *Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux* », il l'intronise "Premier ministre", avec charge, comme pour Eliakim au temps d'Ézéchiàs, de rendre une justice qui ne pèsera pas sur les épaules de son Église.

FARDEAUX ACCABLANTS

Il ne faut pas séparer "lier" et "délier". Ils expriment, ensemble, une "totalité" et invitent Pierre à interpréter "la loi et les prophètes". Mais pas seul ! Le débat œcuménique, plus urgent que jamais, rappelle que "l'interprétation" dans l'Église ne peut être que plurielle, comme le souligne d'ailleurs Matthieu lui-même au chapitre 18, là où il étend le pouvoir des clés à tous les disciples... Sans doute a-t-il gardé souvenir de la controverse avec les légistes, quand Jésus reproche à ses interlocuteurs de charger les hommes « *de fardeaux accablants* ». Et quand, à la fin de la scène, il les invective en leur disant : « *Malheureux êtes-vous, légistes, vous qui avez pris les clefs de la connaissance : vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés* » (Luc 11, 52). Elle est terrible cette exclamation : « *Vous n'êtes pas entrés vous-mêmes.* » Comme disait le poète Joë Bousquet : « *Tu dois demander à Dieu les clefs de ta maison.* »

En lisant le livre d'Erri De Luca, *Le poids du papillon*, j'ai senti qu'à travers ce bouleversant duel entre l'homme et l'animal, il était aussi question de lier et de délier. Comme le roi des chamois qui habite intensément ce livre et a reçu les clefs de la montagne, il faut souhaiter à Pierre d'être vêtu « *de vent d'Élohim* » pour oser sauter au-dessus du vide en se rappelant avec le romancier – et avec l'Évangile – qu'« *un papillon sur un fusil le tourne en dérision* ». ■

Erri de Luca, *Le poids du papillon*, Paris, Gallimard, 2011. Prix : 9,50€ (version originale) Via L'appel : -5% = 9,03€. Version poche prix : 5,70€ Via L'appel : - 5% = 5,42€.

Lectures spirituelles



LA VOIE MORIN

Il faut le regard aiguisé d'Edgar Morin pour tenter de comprendre les enjeux de la crise que traversent les sociétés avec l'émergence de la pandémie. Une quinzaine de « leçons » très claires apprenant les « défis » évidents à relever qui peuvent mener à d'autres « politiques » pour réellement changer de « voie ». Une méthode est donnée pour « Voir », « Juger », « Agir » dans la complexité du monde que fait découvrir cet « enfant de toutes les crises que [ses] quatre-vingt-dix-neuf ans ont vécues ». Un homme lucide dont l'œuvre d'une vie proclame : « Sachons donc espérer en l'inespéré et œuvrer pour l'improbable. » (C.M.)

Edgar MORIN, avec la collaboration de Sabah ABOUESSALAM, *Changeons de voie. Les leçons du coronavirus*, Paris, Denoël, 2020. Prix : 14,90€. Via *L'appel* : - 5% = 14,16€.



UN ILOT POÉTIQUE

« Nous cédon à l'hiver/dès que l'automne est là. » Ce court poème donne le ton de ce recueil. Car il faut être un poète, comme l'est le Belge Christophe Kauffman, pour tenter de renouer sans cesse avec les fulgurances des premières fois « qui comptent à tout jamais » depuis l'enfance où, « affamé de mots », chacun tente de « vivre pour de bon ». Jusqu'au moment où il s'exclame : « J'ai vécu plus que je ne vivrai. » Un feu d'artifice de mots réunis dans un cahier où le poète les « fera rimer que pour en briser l'ordre et rester indocile ». Des cris comme des « pavés à lancer dans la mare » pour « vivre en anarchie en ôtant le pouvoir de l'ordre de sa vie ». (C.M.)

Christophe KAUFFMAN, *68-18*, Liège, Tétrasyre, 2020. Prix : 14€. Via *L'appel* : - 5% = 13,30€.



JÉSUS, LE CONTEXTE

Pour comprendre qui était Jésus, et quel est son message, la remise en contexte s'impose. Alors seulement surgit le vrai sens des mots et des actes. L'exégèse moderne s'y emploie, mais souvent d'une manière compliquée, destinée à des experts. Ce petit livre agit autrement. De manière plutôt simple, il situe la Palestine du Christ dans le cadre romain, y identifie les acteurs, les lieux, les coutumes, les pratiques religieuses. L'auteur, accompagnateur de voyages en Terre Sainte, sait rendre les choses accessibles. Utile pour apprendre, ou se rafraîchir la mémoire. (F.A.)

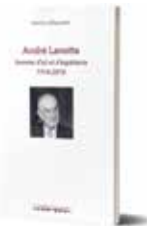
Ludovic NOBEL, *Jésus et son monde*, Paris, Cerf, 2020. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.



CONTRE LE CLÉRICALISME

« Cléricalisme » est le mot fréquemment utilisé par le pape François pour dénoncer les dérives actuelles d'un pouvoir abusif de certains membres de la curie romaine ou du clergé. Cette manifestation d'autoritarisme n'est pourtant pas nouvelle. Ainsi Loïc de Kerimel, agrégé de philosophie et chrétien engagé, démontre dans cet essai argumenté que le mal est très ancien et est fondé sur le privilège de la célébration eucharistique réservé à une caste masculine sacralisée. S'en sont suivis d'autres abus, notamment l'exclusion des femmes des fonctions de haute responsabilité dans l'Église. (G.H.)

Loïc de KERIMEL, *En finir avec le cléricalisme*, Paris, Seuil, 2020. Prix : 21,90€. Via *L'appel* : - 5% = 20,80€.



LANOTTE CRÉATEUR

Pour l'avoir longtemps secondé, Marthe Blanpain rappelle la personnalité et l'œuvre du chanoine Lanotte qui a mené la reconstruction des églises détruites en Ardennes en 40-45. Avec l'idée que l'art est toujours contemporain et en soutenant des réalisations appréciées, parfois critiquées. Propos confirmés dans un récent guide. Les deux ouvrages montrent bien que ce « leader » s'est entouré d'architectes et d'artistes talentueux porteurs de la spiritualité et des influences de Vatican II. (J.Bd.)

Marthe BLANPAIN, *André Lanotte, homme d'art et d'espérance*, Namur, Éditions namuroises, 2019. Prix : 15€ (pas de remise pour ce titre). J.-P. VERLEYEN et C.VANDERNOOT, *Guide Architecture 1893-2020. Namur & Luxembourg provinces*, Fédération Wallonie-Bruxelles.



MOINES DE TIBHIRINE

Depuis l'assassinat des sept moines trappistes en 1996 en Algérie, plusieurs livres et articles ont tenté d'expliquer le drame. Le film *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois a fait connaître la vie et la profonde spiritualité qui animait ces hommes de foi. Si on a eu accès aux textes écrits par le prieur Christian de Chergé, ses six compagnons ont laissé aussi des écrits divers qui ont été rassemblés. Après un premier recueil paru en 2018, transparait, dans ce second, la conscience du danger encouru, mais aussi une vie donnée au-delà de la mort possible. (G.H.)

Moines de Tibhirine, *Heureux ceux qui se donnent (Volume II)*, Paris, Bayard/Cerf/Abbaye de Bellefontaine, 2020. Prix : 24€. Via *L'appel* : - 5% = 22,80€. Le volume I porte le titre *Heureux ceux qui espèrent*. Prix : 29€. Via *L'appel* : - 5% = 27,55€.

Du jeûne du 9 Av à Yom Kippour

DÉVELOPPEMENT PERSONNEL OU RÉVOLUTION SOCIALE ?

Floriane CHINSKY

Dr en Sociologie du Droit, rabbin à Judaïsme En Mouvement



Associer les remises en cause interne, intrapersonnelle, avec soi-même, et externe, interpersonnelle, sociale, dans nos différentes relations.

A lors que le développement personnel est en plein essor, il fait également l'objet de critiques. Lorsque quelqu'un éprouve des difficultés, est-ce sa faute ou celle de son environnement ? La solution est-elle l'introspection (approches développement personnel, psychologique ou religieux) ou l'action sur le milieu de vie de la personne (approches sociales et politiques) ? Yom Kippour, qui se déroulera cette année le 28 septembre, est la fête juive la plus universellement connue. Elle est réputée être « *la fête du grand pardon* », pour « *expier ses fautes* » par le jeûne et divers rituels. Au-delà de sa dimension psychologique et cathartique en mode "développement personnel", Kippour possède une forte dimension sociale.

CONTRIBUER MIEUX

Elle clôt les dix jours de réévaluation, initiés à Roch Hachana (début de l'année, jour du jugement). Elle nous enjoint d'engager une réflexion profonde et de réexaminer nos actes dans le contexte de notre responsabilité vis-à-vis du monde. Il ne s'agit pas seulement d'« aller mieux ». Il faut aussi « contribuer mieux ». Tel est le sens de l'unité « Roch hachana – 10 jours de réévaluation – Yom Kippour ».

La remise en cause interne, intrapersonnelle, avec soi-même, s'accompagne nécessairement d'une remise en cause externe, interpersonnelle, sociale, dans nos différentes relations. Maïmonide reprenant le Talmud rappelle : « *La téchouva (réévaluation) et le jour de kippour ne font expiation que pour les fautes entre l'homme et Dieu (...), mais les fautes qui sont*

entre l'homme et son prochain (...). Il n'est pas pardonné tant qu'il n'a pas donné à son prochain ce qu'il lui doit et qu'il l'ait contenté. » De plus, aux côtés de la *téchouva*, figure en bonne place la *tsédaka*, qui est une institution de redistribution des richesses. Le jugement touche l'individu, mais aussi l'humanité tout entière. Réussir son « examen de passage » à Kippour consiste à devenir soi-même meilleur, mais aussi à contribuer à rendre l'humanité meilleure.

TROISIÈME TEMPLE

La dimension sociale de Yom Kippour est également liée à sa parenté avec l'événement précédent : le jeûne du 9 Av, qui intervient vers la fin du mois de juillet. Ces deux jeûnes ont les mêmes caractéristiques "techniques" et leurs significations sont complémentaires. Le 9 Av commémore de nombreuses catastrophes de l'histoire juive, et en particulier la destruction du Premier Temple en -586, puis du Deuxième en 70. Le Talmud de Jérusalem souligne que ce jour de jeûne deviendra un jour de fête lorsque nous aurons atteint la *fraterni-sororité* à laquelle l'humanité est destinée. En ce temps-là, le Troisième Temple sera reconstruit, « *maison de prière pour toutes les nations* », nous dit Isaïe. Chaque année, le 9 Av, nous pleurons, certes, la destruction des deux premiers Temples, mais nous pleurons plus encore notre incapacité à reconstruire le Troisième, à faire advenir la Justice et la Paix dans le monde.

Le 9 Av et Yom Kippour sont comme deux points sur l'échelle qui mesure notre « degré d'humanité ». Si nous descendons trop bas, l'humanité serait jugée négativement à Yom Kippour, nous atteindrions un point de non-retour et notre humanité basculerait dans le néant. Si, au contraire, nous montons suffisamment haut, nous atteindrions un degré d'élévation morale et de conscience collective suffisantes pour ne jamais plus retomber, nous entrerons dans l'Ère messianique et le 9 Av deviendra un jour de fête.

En relisant *Utopies réalistes* de Rutger Bregman, je me confronte à un fait difficile à accepter : l'investissement le plus rentable en Occident est la réduction de la pauvreté. Abandonner certain.e.s d'entre-nous est insupportable. Le faire alors que nous avons les moyens de générer des richesses tout en sauvant des vies est indescriptible. Et l'éternelle question me poursuit : comment, cette année, réussirai-je autant que possible à associer développement personnel et contribution au monde ? ■

Revenir à la notion d'universel

LE BESOIN D'ABSOLU

DANS NOS SOCIÉTÉS

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



La modernité a permis la disparition des procès en hérésie, mais l'évacuation du sacré s'est faite au détriment de l'idée d'absolu.

Nos sociétés actuelles sont bâties en partie sur les acquis de la pensée moderne. Cette pensée est basée sur l'idée selon laquelle le sacré n'est valable que pour la personne ou le groupe de personnes qui y adhèrent. Ainsi, le sacré ne peut plus servir de ciment à la collectivité et il faut donc substituer au sacré quelque chose de plus universel. Quelle est donc cette chose universelle, valable pour tous, et qui transcende les particularités ? La réponse de la modernité a été : la raison humaine.

FUTUR MEILLEUR

Les différentes formes de sacré - y compris les religions - perdent la possibilité de fonder les normes des rapports collectifs en régime de modernité (certains parleront de séparation de l'Église et de l'État). Mais elles gagnent en retour le droit pour les individus de vivre leurs convictions à l'abri de représailles physiques ou symboliques. En d'autres termes, la modernité a permis la disparition des accusations d'hérésie (dans un langage chrétien) ou d'innovation (dans un langage musulman). En arabe, le terme *mubtadi'* signifie littéralement « *quelqu'un qui initie quelque chose qui n'existait pas avant* », en français cette idée a été traduite par le mot « *innovateur* ». Durant la période classique de l'islam (IX^e-XIV^e siècles), ce terme a désigné des individus dont une certaine orthodoxie a estimé qu'ils avaient introduit des nouveautés hétérodoxes dans la foi ou la pratique. La modernité a aussi donné naissance à une vision de l'humain mettant en avant la possibilité d'aller du présent vers un futur meilleur par le travail de la raison, c'est-à-dire en substance l'éducation et la science.

Il est naturellement heureux que la modernité ait permis la disparition des procès en hérésie et ait permis l'émergence des idées de progrès par l'éducation et la science. Ceci étant, l'évacuation du sacré, ou tout du moins sa relégation à la sphère privée, s'est faite au détriment de l'idée d'absolu. Si tout est perfectible, alors tout n'est plus que mouvement perpétuel. Ce mouvement perpétuel peut miner jusqu'au cœur de la philosophie moderne : à savoir l'universalité de la raison. Car si tout est mouvement, que rien ne reste à l'identique, alors même la raison humaine ne reste jamais identique à elle-même. La modernité porte ainsi en elle-même les possibilités de sa propre réfutation, une sorte d'autophagie latente dont la postmodernité est l'accomplissement.

CONCEPT DE VÉRITÉ

Si la science moderne est changeante et peut produire le meilleur comme la médecine moderne, ou le pire comme l'eugénisme des nazis, n'est-ce pas que l'idée de progrès par la raison est erronée ? C'est l'avis des penseurs postmodernes qui ont fini par évacuer l'idée même de l'universel. Or, sans universel, il n'y a plus de possibilité de produire du *vrai pour tout le monde* : le concept de vérité est ainsi dilué et il ne reste alors que des affrontements d'opinions, autant dire la loi de la jungle des idées que les réseaux sociaux et leurs violentes polémiques et *fake news* illustrent bien.

Que faire pour sortir de cette jungle ? Peut-être qu'au fond, nous assistons aujourd'hui à la conséquence logique de la suspension de l'absolu dans nos sociétés. Si tel était effectivement le cas, il faudrait alors compter sur le retour de l'absolu pour refonder de l'universel... Quel devrait être cet absolu cependant ? Impliquerait-il un retour au sacré ? Il s'agit d'un énorme chantier de réflexion, dans lequel les religions ne pourront être ignorées. ■

Pour éviter la propagation du virus

VIVRE SANS BISOUS ?

José GÉRARD

La crise du coronavirus a bouleversé de nombreux aspects de la vie quotidienne. Elle a par exemple radicalement réduit le nombre de contacts de proximité et la manière dont ils se déroulent. Le monde d'après sera-t-il sans bisous ?

« **É**vitez de vous donner des bisous et de vous serrer la main ! » Avec l'incitation à se laver les mains aussi souvent que possible, c'est le premier conseil de protection qui a été diffusé au tout début de l'épidémie de covid-19 en Belgique. Les premiers jours, les réactions étaient diverses. Certains continuaient comme avant, d'autres appliquaient strictement la consigne. Tous ne prenaient pas encore très au sérieux cette "petite grippe" d'un genre nouveau venue de Chine.

Puis tout s'est précipité. Les restrictions ont été de plus en plus sévères et ont bouleversé la vie quotidienne : fermeture des commerces et des écoles, développement du télétravail, limitation des déplacements et des contacts amicaux et sociaux, etc. Les personnes de plus de soixante-cinq ans ont été déclarées "à hauts risques", ce qui a notamment entraîné la disparition des contacts de nombreux grands-parents avec leurs enfants et petits-enfants. Finis les bisous, finis les câlins, finies les histoires racontées sur le canapé avec un enfant blotti contre soi. Dur, dur pour beaucoup.

SOULAGÉS OU EN MANQUE

Au début de l'épidémie, la plupart des personnes se faisaient une raison : ce n'est pas drôle, mais cela ne va durer que quelques semaines. En gardant les distances, la crise sera bientôt surmontée. Mais les semaines se sont ajoutées aux semaines et certains ont commencé à se demander si cette distanciation n'allait pas s'imposer comme une norme sanitaire permanente. Il n'y aurait plus de poignées de mains, de tapes amicales, d'accolades, d'embrassades, ou elles seraient réservées au cercle ou à la bulle des intimes. Pour les autres, il faudrait se contenter d'un salut de la tête, d'un signe de la main ou d'un sourire de connivence.

La privation de contacts de proximité est devenue difficile à vivre pour beaucoup. En plus de se retrouver chaque jour avec les mêmes personnes, seul pour certains, il fallait accepter d'être amputé de nombreux contacts amicaux et sociaux. Pas simple pour les personnes âgées, souvent déjà fort seules avant le confinement, mais aussi pour les ados et les jeunes, pour qui les contacts avec la bande de copains et

copines apparaissent tout à coup incomplets ou décevants s'ils doivent se satisfaire de Facebook ou de WhatsApp.

À côté des personnes à qui le bisou vient à manquer cruellement, d'autres se sentent soulagées. La journaliste française Élise Lambert rappelait ainsi que la maire de Morette (Isère), Aude Picard-Wolff, lassée de devoir tendre sa joue à des inconnus des dizaines de fois chaque jour, avait déclaré en 2017 qu'elle arrêterait. « *La bise me pèse et me gêne. C'est un geste qui est devenu systématique et qui ne signifie plus rien. C'est aussi le risque de se transmettre des virus, surtout en période de grippe. Cela devient insupportable. Sans parler des odeurs de lotion...* » À son exemple, d'autres à qui le bisou systématique pèse, ont sans doute été heureux de saisir l'occasion du coronavirus pour se décharger de cette convention.

DÉRIVÉ DU RENIFLEMENT

Les fans du bisou, comme les plus réticents, ont quoi qu'il en soit eu l'occasion de s'interroger sur le sens de ce geste. La chercheuse américaine Sheril Kirshenbaum, de l'Université du Texas à Austin, a pour sa part compilé les études scientifiques réalisées dans différentes disciplines autour du baiser. D'après elle, il serait probable qu'il soit à l'origine un dérivé du reniflement. Celui-ci permettait de humer l'odeur de l'autre et de vérifier son état de santé. Aujourd'hui, il est établi que les virus peuvent être très discrets et l'on évite le baiser pour les mêmes raisons sanitaires.

« Il va falloir réinventer la manière d'être aux autres. C'est la mise en scène qui va être différente. »

Hérodote, au cinquième siècle avant Jésus-Christ, évoque la manière dont les Perses de même rang se saluent, par un baiser sur les lèvres, alors qu'un inférieur se prosterne et baise le sol. La langue latine comportait au moins trois termes pour désigner le baiser : *osculum* pour celui entre personnes du même rang, *saevium* pour sa version érotique, *baesium* pour celui qu'on échange entre membres d'une même famille. Au Moyen Âge, il marque plutôt le



© Adobe stock

PARI POUR L'AVENIR.
Trouver de nouvelles manières de montrer l'affection.

contrat passé entre un Seigneur et son vassal. Par la suite, sa pratique reculera avec l'apparition des grandes épidémies, comme la peste noire, et c'est seulement après la Première Guerre mondiale qu'il refait son apparition. Depuis les années septante, la bise s'est généralisée. D'abord surtout pratiquée par les femmes, elle s'est étendue aux hommes, entre amis et même entre collègues, selon les entreprises.

Aujourd'hui, Sheril Kirshenbaum estime que ce geste est pratiqué par nonante pour cent de la population mondiale. Mais il existe des variantes. Il peut être sonore ou discret, appuyé ou par simple effleurement. Selon les pays et régions, on en donne un, deux ou trois. Cela peut aussi varier en fonction des circonstances : un au quotidien, deux ou trois dans les moments plus solennels.

Dans tous les cas, le geste implique de pénétrer dans la sphère intime de l'autre et que chacun des protagonistes accepte cette intrusion, signe de la reconnaissance d'une appartenance à un même groupe.

ALTERNATIVES

Pour le psychothérapeute Jean Van Hemelrijck, les restrictions liées à la crise actuelle, surtout si elles devaient se prolonger, vont obliger les humains à être créatifs. « *Les grandes catastrophes ont toujours amené les hommes à inventer de nouvelles manières d'être ensemble. Celle-ci va nous amener à réinventer. On ne sait pas très bien. On est devant des énigmes fondamentales, on n'a pas de ré-*

ponse absolue. Il va falloir qu'on soit créatif et inventif. Mais je crois qu'il va falloir réinventer la manière d'être aux autres. C'est la mise en scène qui va être différente. Ce n'est pas l'intention, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas la tendresse, ce n'est pas la loyauté, ce n'est pas la fidélité. Ce n'est pas l'intelligence des hommes qui va être menacée, c'est le théâtre du quotidien. Les relations telles qu'elles sont au travail ou dans la famille vont devoir être réinventées. »

Pour l'infectiologue français Stéphane Gayet, si l'envie d'un bisou se fait trop pressante, il faut s'éloigner au maximum de la bouche et toucher avec les lèvres le dos de la main, le front ou la nuque de l'autre, selon la nature de la relation. Il estime aussi que la tendresse peut se marquer autrement que par la salive. Une caresse sur le visage, la nuque ou le dos, par exemple, exprime tendresse et proximité tout en limitant les risques. Il est aussi possible de s'enlacer pour se faire un câlin, tout en prenant la précaution de tourner chacun le visage vers l'extérieur. Il faut alors veiller à garder la bouche fermée et s'écarter l'un de l'autre avant de recommencer à parler. Néanmoins, l'infectiologue rassure : « *Pas question de se désinfecter ensuite de la tête aux pieds. Il s'agit d'un comportement excessif qui met de côté les sentiments. Si on est trop anxieux, mieux vaut attendre encore un peu avant d'embrasser les autres plutôt que d'être dans une posture d'hypercontrôle. »*

Personne ne sait si "le monde d'après" sera sans bisous ou si ceux-ci seront réservés au cercle des intimes. L'aventure humaine a, en tout cas, surmonté d'autres crises. ■

*Au-delà
du corps*



DÉRIVES THÉRAPEUTIQUES

Tout le monde a envie de croire aux guérisseurs, surtout lorsque la médecine classique semble impuissante. Mais on ne se méfiera jamais assez des imposteurs. L'auteur de cet ouvrage, qui a présidé une mission ministérielle française de vigilance et de lutte contre

les dérives sectaires, dresse ici un imposant inventaire, peut-être toutefois déjà un peu daté, de toutes ces pratiques qui prétendent sauver la santé. De la dianétique à la naturopathie, tout y passe. À lire si on craint de se laisser influencer. (F.A.)

Georges FENECH, *Gare aux gourous*, santé, bien-être, Monaco, Éditions du Rocher, 2020. Prix : 18,80€. Via *L'appel* : - 5% = 17,86€.

Stéphanie Van Vyve

Michel PAQUOT

D'AUTRES VIES QUE LA SIENNE

« Mon idéal de fin de vie, c'est retirée dans une cabane au fond des bois », affirme Stéphanie Van Vyve qui, en attendant, multiplie les projets théâtraux. Le confinement a néanmoins contraint cette comédienne hyperactive à ralentir la cadence et l'a conduite à réorienter ses choix professionnels vers un versant plus féministe.

« **J**e vis une forme d'exaltation à avoir des journées très chargées. J'aime me mettre au défi en permanence, j'ai une sorte de jubilation de voir mon agenda se remplir. » Effectivement, début 2020, l'emploi du temps de Stéphanie Van Vyve était bien chargé, entre les répétitions des *Caprices de Marianne* au Théâtre du Parc et le tournage d'*Unseen*, une série pour la RTBF réalisée par Geoffrey Enthoven. Sans oublier ses cours de déclamation au Conservatoire. Mais la covid-19 a stoppé la pièce de Musset après dix représentations, ainsi que la série dont les ultimes scènes ont été tournées en juillet. Et la reprise de *Festen* cet automne au Théâtre Jean Vilar, à Louvain-la-Neuve, a été annulée.

Cette sédentarisation contrainte a permis à la comédienne de ralentir son rythme de vie. Elle s'est remise « à l'écoute de son corps et de sa respiration » et a pu passer davantage de temps avec son compagnon, leur fils de quatre ans et sa belle-fille adolescente. Elle s'est surprise à « regarder les fleurs » dans le jardin de leur maison des abords de Bruxelles et à « retrouver le plaisir du silence ». Et, sur le plan professionnel, elle envisage de réorienter ses choix, vers la mise en scène « pour faire valoir un point de vue féminin » ou l'écriture de livres pour enfants.

COIN DE RECUEILLEMENT

Rien ne prédisposait Stéphanie Van Vyve à faire du théâtre, entre une mère infirmière, puis couturière à domicile « très créative », et un père ingénieur, avec un frère et trois sœurs. « J'ai été éduquée dans un milieu très chrétien, raconte-t-elle. J'étais une petite fille très axée sur le spirituel, j'avais dans ma chambre un coin de recueillement. Je suis reconnaissante à mes parents de nous avoir obligés d'aller à la messe, j'y ai appris la patience, et elle était suivie d'une fête. J'ai fait mes différents sacrements avec beaucoup de sérieux. Ma profession de foi, à douze ans, a été l'occasion d'un grand questionnement. La catéchiste, à qui je demandais ce qui prouvait l'existence de Dieu, m'a dit que je pouvais l'appeler et me le représenter comme je le voulais. Cela m'a libérée. »

Mais, à 21 ans, elle prend ses distances avec l'Église. « Je me souviens très bien d'une homélie avec laquelle je n'étais plus du tout d'accord. Je ne me sentais plus à ma place. Cela a été une révolte très très forte, alors que j'étais animatrice à la foi. J'étais même en colère contre mes amis qui se mariaient à l'église, je trouvais cela hypocrite, j'avais l'impression qu'ils ne réfléchissaient pas. Aujourd'hui, je suis beaucoup plus indulgente et compréhensive. »

DANS LE CHANGEMENT PERMANENT

À l'origine, Stéphanie Van Vyve est prof de français, et si elle suit des cours de théâtre, c'est pour intégrer cet art dans son cours et, éventuellement, animer des ateliers. « Je ne me voyais pas du tout comédienne, en fait je ne savais pas ce que cela représentait comme métier. » Mais sa première interprétation de Marianne dans la pièce de Musset, l'été 2002, va perturber ses plans. « En rencontrant cette troupe, j'ai eu envie de concrétiser quelque chose qui n'était pas très clair chez moi. Et des professionnels m'ont encouragée à tenter le conservatoire. »

Depuis lors les pièces se sont enchaînées, et la lauréate du prix de la Critique 2015 a aussi tenu le rôle principal dans

la série belge *Septième ciel*. « Ce n'est pourtant qu'après plusieurs années que j'ai compris pourquoi j'étais comédienne. D'une part, je suis heureuse dans le mouvement, dans le changement permanent, c'est profondément ancré dans ma nature. Les perspectives lointaines m'angoissent terriblement. Le long terme me renferme, me rend triste, c'est pour moi le contraire de l'épanouissement. Alors que ne pas savoir ce que demain sera fait me stimule, me donne envie d'être dans la découverte. Par exemple, je ne parviendrai pas à me marier car c'est une promesse à trop long terme. Mais, au quotidien, je peux construire un couple sur l'amour, et peut-être pour la vie. D'autre part, dire les mots des autres est pour moi un refuge. Je trouve passionnant de me mettre au service d'autres vies, alors que la mienne est très simple, de plus en plus se-reine. J'essaie de jouer des pièces qui vont m'emmener plus loin. J'ai été plusieurs fois médecin, gynécologue et neurologue, ou astronaute, je me suis à chaque fois documentée. L'année dernière, j'ai même joué un homme dans Ce qui arriva quand Nora quitta son mari. »

BALISES SPIRITUELLES

À l'aube de ses trente ans, elle rencontre Yumma Mudra, ancienne mannequin devenue danseuse, fondatrice à Bruxelles de Danza Duende, une école de « philosophie par la danse ». « Un choc total, confirme la comédienne. Elle est bouddhiste et amène beaucoup sa pratique dans ses enseignements. Elle permet une prise de conscience de son corps dans l'espace-temps. J'ai, grâce à elle, retrouvé des balises spirituelles, accepté que la spiritualité fasse partie de ma vie quotidienne et de mon métier. Il m'arrive d'ailleurs de faire des retraites dans des monastères bouddhistes. »

Un autre événement fondateur pour elle est, à trente-huit ans, la naissance de son fils. « Avant de fonder une famille, j'ai toujours vécu en électron libre. Je me suis mise en couple vers trente-six ans et cette rencontre m'a donné envie de m'établir. J'ai hésité avant d'être maman et j'ai décidé de n'avoir qu'un seul enfant. Mais j'ai commencé à retravailler très vite, ce que je regrette un petit peu. J'ai eu quatre créations l'année de sa naissance, je ne suis pas sûre que j'aurais pu lever le pied. C'est un petit garçon et je suis très attentive à ce qu'il grandisse dans un monde qui prenne conscience de notre similitude hommes-femmes. Je suis devenue très sensible à cette question. J'ai découvert que beaucoup de choses m'incombaient parce que j'étais sa mère. Tout à coup, j'ai vraiment eu une compassion pour les femmes en me rendant compte que la charge de maman, c'est trop, même si les pères sont de plus en plus actifs. Ce n'est pas logique que l'on doive toujours se justifier en tant que femme, que ce soit sur le plan intellectuel ou physique. Le point de vue féminin, on en a besoin partout. »

C'est pourquoi, celle qui recourt au vélo à la fois comme moyen de concentration et de décompression, s'est penchée sur le destin de Charlotte Delbo, résistante déportée à Auschwitz, expérience dont elle a témoigné dans *Aucun de nous ne reviendra*. Crée en février dernier, la lecture-spectacle qu'elle a mise en scène devrait être reprise l'an prochain. C'est pourquoi, aussi, elle travaille avec l'une de ses metteuses en scène attirées, Christine Delmotte, à un spectacle autour de deux femmes surréalistes, Leonor Fini et Leonora Carrington, *Ceci n'est pas un rêve*, programmé à Bruxelles au printemps 2021. ■

Elle souffle sa première bougie

TOP OU FLOP POUR LN24 ?

Michel LEGROS

Au moment où LN24, la première chaîne d'infos en continu belge, souffle sa première bougie, certains journaux annoncent qu'elle doit se séparer de quatre membres de son personnel. Son avenir serait-il plombé moins d'un an avant d'avoir été portée sur ses fonts baptismaux ? « *Pas du tout*, affirme Joan Condijs, son CEO, *nous sommes en avance sur le plan de croissance que nous nous sommes fixé avant de commencer.* »

Journaliste principalement économique, d'abord au *Soir*, puis à *L'Écho* dont il a redoré le blason en 2013 pour lui donner son image actuelle, Joan Condijs a été approché courant 2017 par Boris Portnoy. Cet aventurier de la télévision, fondateur en 1982 de Keynews TV (KNTV), qui se voulait déjà une nouveauté dans le paysage audiovisuel francophone, et un temps à la tête d'AB3, veut créer « *une télé en continu qui privilégierait l'analyse avec des experts en plateau et donnerait plus de temps à certains événements d'actualité* ». Une première en Belgique ! Tenté par ce changement d'air, le journaliste accepte le challenge et entraîne avec lui Martin Buxant qui l'avait déjà suivi au quotidien économique.

ARGENT ET INVESTISSEURS

Pendant près de deux ans, les deux baroudeurs se lancent à la recherche d'argent et d'investisseurs. Ils s'en vont aussi à la découverte de chaînes du même type en France (BFMTV, France 24, LCI) pour approcher les réalités de leur nouveau métier. LN24 (Les News H24) est fondée en octobre 2018 par les trois hommes. Le capital de la société, quatre millions et demi d'euros, est détenu par ses fondateurs et par quatre investisseurs : Belfius (Banque et Assurances), Bessix (le groupe de construction), Gilles Daoust et Jean Pierre Lutgen (Ice Watch). Le média s'installe juste en face de RTL, à Evere.

Dans l'équipe de lancement, figure notamment Ana Catarina Letor, une toute jeune journaliste qui a montré des débuts prometteurs tant à RTL qu'à BX1. « *Je suis enchantée d'avoir embarqué dans ce bateau où rien n'est formaté et où règne une ambiance de liberté totale*, explique-t-elle. *Nous faisons tout pour résister et je donne tout pour que ça fonctionne.* » Fâché avec RTL où il a passé trente-quatre ans, Stéphane Rosenblatt fait également partie de l'aventure, comme consultant et en charge de l'engagement et de la formation des jeunes

journalistes. « *Partir d'une nouvelle page blanche, et recréer quelque chose partant de zéro pour un projet novateur était pour moi un nouveau challenge* », se souvient-il.

TEMPS DE PAROLE

À l'époque, cependant, Bernard Cools, expert des études d'audience à l'Agence Space, ne donnait pas cher de ce projet. « *J'avais été consulté avant le lancement de la chaîne et je m'étais montré très réticent : le marché francophone est beaucoup trop petit. Quand on voit, en comparaison, le même type de chaînes en France, elles sont et restent très marginales, sauf en période de crise.* » Ces réticences n'ont pourtant pas calmé l'enthousiasme des deux compères. « *On ne fera pas de la télé comme les autres*, rétorque alors Joan Condijs. *Nous laisserons le temps à nos intervenants et experts pour s'exprimer. Leur temps de parole tourne autour de vingt minutes à une demi-heure, parfois davantage. De plus, nous ne sommes pas des experts en chambre, derrière un bureau. Nos expériences antérieures nous donnent des ailes.* » Ainsi, le 2 septembre 2019, à partir du Parlement européen qui l'a accueillie, LN24 est lancée sur les écrans.

Fin 2019, des divergences de vues se font jour entre les trois fondateurs, conduisant à l'éviction de Boris Portnoy qui quitte ses fonctions d'administrateur délégué. Sans que la viabilité du projet soit pour autant remise en cause. Même si, au bout de quelques mois d'existence, et après un succès d'estime lors de son lancement, son avenir financier n'est pas encore assuré. Et puis survient la crise du covid-19 qui va doper son audience. « *La plupart des médias profitent des*

*Médias
&
Immédi@ts*

FIN DE PARTIE

Le Monde des Religions a cessé de paraître en juin 2020. Créé en 1953 sous l'intitulé *L'Actualité religieuse dans le monde* (ARM), il était devenu un magazine bimestriel lors du rachat du groupe de presse de *La Vie Catholique* par le groupe *Le Monde*. La publication est désormais une simple rubrique disponible sur le site internet du journal du *Monde*. Il faut donc s'abonner à ce journal en ligne pour y avoir accès. Ces dernières années, *L'appel* avait à plusieurs reprises interviewé sa rédactrice en chef.

PEAU NEUVE

La revue mensuelle *Prions en Église*, publiée par le groupe de presse parisien Bayard, propriété de la congrégation des Assomptionnistes, a lancé une nouvelle formule de son édition papier. Celle-ci entend proposer de nouveaux contenus axés sur l'expérience de la prière. Parallèlement, son application donnera accès désormais chaque jour à la liturgie des heures, afin de permettre aux abonnés de se connecter à la parole de Dieu dans tous les moments de la journée.



INFO EN CONTINU.
Pour survivre, il lui faudra trouver des capitaux et diversifier les revenus.

Lancée en septembre 2019, la chaîne d'infos en continu a vu ses audiences progresser lors du confinement, avant de se tasser. Ses fondateurs restent confiants et annoncent de nouveaux programmes.

crises, remarque Bernard Cools. Si les audiences tournaient autour de quarante-cinq à quarante-six mille téléspectateurs cumulés en décembre, janvier et février, elles ont monté à cent quarante-cinq mille en mars et à cent quatre-vingt-huit mille en avril, avant de redescendre en mai et juin. »

GAINS DE NOTORIÉTÉ

Pour Joan Condijs, cependant, « nous sommes largement au-dessus du un pour cent des parts de marché sur la cible des vingt-cinq/cinquante-quatre ans, ce qui n'était pas du tout attendu au cours de notre première année d'activités. Nous touchons aujourd'hui plus d'un million de personnes par semaine. En quelques mois, nous avons gagné des années de notoriété auprès du public. » Pourtant, LN24 a vu ses recettes publicitaires fondre de trente à quarante pour

cent. « Ce phénomène touche tous les médias, tempère son CEO. Tous les annonceurs sont dans l'expectative. Nos actionnaires principaux (Belfius et Besix) ne s'y trompent pas en nous refinançant d'un million et demi d'euros. Ils estiment en effet que le projet est viable. Il nous faudra néanmoins lever d'autres capitaux et diversifier nos revenus. »

La RTBF tient grâce à sa dotation et RTL estime avoir perdu entre trente-cinq et quarante millions d'euros de publicité à cause de la crise. La Fédération Wallonie-Bruxelles leur annonce une aide financière d'une trentaine de millions « pour assurer le pluralisme des médias ». « La situation de cette chaîne privée est incomparable avec la nôtre, observe Joan Condijs. Même si elle a subi une perte sensible en matière de publicité, ses résultats financiers sont nette-

ment bénéficiaires. Ces deux bilans comparés nous ont poussés à écrire à la ministre responsable de l'audiovisuel, ainsi qu'à l'ensemble du gouvernement, afin d'expliquer notre situation et argumenter aussi sur la pluralité des métiers. À l'heure qu'il est, nous n'avons pas (encore) reçu de réponse. »

« Nous sommes modérément optimistes, poursuit-il. Nous comptons d'ailleurs venir en septembre avec de nouvelles initiatives comme, par exemple, un talk-show avec des invités, immédiatement dans la suite du prime time, du lundi au jeudi. Nous inaugurerons également une dernière édition du JT à 23h. » ■

LN24 peut être captée sur le canal 12, chez Voo, le 16 chez telenet, le 18 chez Proximus et le 90 sur Orange.



LENOIR ET LE SACRÉ

Il ne manque pas de chemins pour mener une quête spirituelle. En recherche du « sacré », Frédéric Lenoir a parcouru le monde et a rencontré des êtres qui vivent, chacun à leur manière, les énigmes et les mystères du sens de la vie. Il a assisté au Guatemala à une cérémonie de femmes chamanes devant un volcan en éruption. Près de New York, il a

rencontré Jon Kabat-Zinn, le fondateur de la Pleine Conscience. Au Canada, il a filmé une séance de Qi Gong Yoga en pleine nature. Il a aussi sondé les temples zen japonais, les rives du Gange, les montagnes sacrées du Tibet. Au total, quatre regards de 52 minutes sur des univers sacrés : ceux de la nature, la sagesse, la marche, la solitude... Une pré-diffusion RTBF avant Arte. *Les chemins du sacré*, sur La Trois, à partir du 04/09 à 20h35.

ARTE À L'ÉCOLE

Arte met l'accès sur la rentrée et consacre des soirées à « l'école, c'est la classe ». Avec plusieurs documentaires, dont le 09/09 *L'école de la dernière chance*, de Th. Michel (*L'appel* 04/2020) et plusieurs films, dont *Ça commence aujourd'hui* (B. Tavernier, 1999 avec Ph. Torreton) le 07/09 et *Madame Hyde* (S. Bozon, 2015, avec I. Huppert) le 09. Programmation complète sur Arte (et sur Arte.tv jusqu'en décembre).

Un spectacle itinérant

PHILOSOPHER EN MARCHANT

Cathy VERDONCK

Dans le cadre de « la marche des philosophes », la compagnie Les chemins de terre propose cette année le spectacle itinérant *Ni cage, ni nid*. À découvrir en Gaume courant septembre.

Dans un village du Brabant Wallon, en ce début de soirée d'été, malgré le temps frais et humide suite à la pluie de la journée, des petits groupes de personnes masquées, crise sanitaire oblige, arrivent en bavardant. Ce sont des habitants du coin, de tous âges, venus en famille ou entre voisins. En attendant le début du spectacle, ils s'installent sur des sièges disposés sous une tonnelle dans une prairie dont l'herbe a été fraîchement coupée. Ils font face à une scène au décor sobre, fabriqué avec du matériel de récupération.

Lever de rideau. Sur scène arrivent un accordéoniste, Maurice Blanchy, et John-John Massaux, acteur de la compagnie Les chemins de terre. Chaque fois que le comédien, dont la taille est proche des deux mètres, veut prendre la parole, il est interrompu par l'accordéon. À d'autres moments, l'instrument rythme les mouvements du corps de John-John, et inversement, dans un beau mélange de complicité et d'opposition. Les spectateurs sont invités à participer, ils rient, prêts pour la deuxième partie.

LA FIN D'UN MONDE

Après cette mise en bouche mêlant musique, mime et clownerie, Chris Devleeschouwer et Stéphane Georis surgissent en musique pour interpréter *Ni cage ni nid*. Cette pièce poétique révèle qu'avant la « république poils et plumes », il n'y a rien. Mais un jour, quelqu'un se lève, prend son petit-déjeuner et ouvre les yeux : c'est l'éveil. Le deuxième jour, il passe sa main sur les draps froissés et l'oreiller : c'est la conscience. Le troisième, il se rend à la salle de bain : c'est l'espace, les couleurs, le jour. Le quatrième, pour son petit-déjeuner, il prépare du pain et du café. Ainsi naît le geste. Le cinquième jour, il se lève crevé, il a envie de ne rien faire, et ainsi apparaît la paresse. Le sixième jour, il invente la machine qui va le soulager de certains travaux, mais qui finit par le détruire. Ce qui se réalise effectivement le septième jour où l'homme est complètement dépassé et dominé par elle.

Chaque journée est ponctuée par un même refrain : « *Il y eut un soir, un matin...* » Ce refrain et la forme du texte sont inspirés du premier récit de la création dans la Bible. Mais contrai-

rement au récit biblique, l'histoire ne se termine pas bien. Elle annonce en effet un effondrement du monde car la machine supplante l'humanité. En effet, partout où va l'être humain, il est accompagné de l'ordinateur, du smartphone... L'humanité dépend de la machine. Ironie relevée par Stéphane Georis : pour réserver un spectacle, y compris le leur, un ordinateur est nécessaire !

CLOCHE À VACHE

Des morceaux de musique aux rythmes et sons inhabituels, grâce au saxophone ou à l'accordéon, mais aussi à la cloche à vache et à l'appeau de canari, apportent une touche de légèreté au spectacle. L'histoire est racontée de manière drôle, inspirée par les prédicateurs fous annonçant la fin du monde, comme on en voit aux États-Unis. Dans ce climat apocalyptique, le metteur en scène a néanmoins prévu des moments légers, tout en amenant les spectateurs à réfléchir sur le monde dans lequel ils vivent.

Écrit par Stéphane Georis, membre de la Compagnie des Chemins de terre qui existe depuis cinq ans, *Ni cage*

Toiles
&
Planches

MON GENRE

Alex qui, depuis ses 9 ans, rêve d'être miss France pour « *devenir quelqu'un* », pourrait bien y arriver à 24 ans. Cachant son identité de garçon, il s'inscrit au prestigieux concours de beauté qu'il prépare rigoureusement. Cette comédie de Ruben Alves raconte avec humour l'itinéraire difficile d'un garçon qui ne se reconnaît pas dans son genre et entend faire reconnaître son identité féminine, la seule dans laquelle il peut s'épanouir. Alexandre Wetter, mannequin au physique androgyne, signe une performance d'acteur époustouflante. *Miss*, en salle dès le 23/09.

DES AMIS ET D'AMITIÉ

C'est quoi être ami ? À partir de quand sait-on qu'on est amis ? Quelles sont les limites de l'amitié ? Qu'est-ce qui peut la briser ? Est-elle plus forte que l'amour ? Patrick Spadrille et Gilles Delvaux, comédiens improvisateurs et amis depuis près de trente ans, consacrent un spectacle à ce thème, en répondant, avec l'aide des spectateurs, aux questions qu'il pose.

En toute amitié, du 05/09 au 03/10, sa à 19h. Théâtre L'Improviste, rue de Fierlant 19, Forest (Bruxelles).
www.improviste.be



CABOTAGE THÉÂTRAL.

Une belle manière de mettre la culture à la portée de tous partout et en tout lieux.

ni nid est joué dans le cadre de « la marche des philosophes ». Chaque soir, pendant plusieurs semaines, une représentation a lieu au cœur d'un jardin privé, dans une prairie ou un petit lieu culturel proche des gens. Après avoir arpenté les régions de Durbuy, de Verviers..., et avant de prendre, en septembre, la direction de la Gaume, la marche a parcouru cette année le Brabant wallon d'est en ouest. Chris Devleeschouwer se réjouit que cette traversée leur ait permis de découvrir différentes facettes de la province brabançonne : agricole à certains endroits, industrielle à d'autres, académique, scientifique aux alentours de Louvain-la-Neuve.

ÉLOGE DE LA LENTEUR

Le lendemain d'une représentation, quelques acteurs accompagnés d'habitants du village se rendent à pied sur le lieu de la prochaine représentation. Ce matin-là, le petit groupe s'élance à travers sentiers et bois, tout en discutant du spectacle de la veille

et en philosophant. Selon Stéphane Georis, marcher c'est, d'une certaine manière, faire l'éloge de la lenteur. D'ailleurs, plus les jours passent, plus il lui semble que les voitures roulent vite, qu'autour d'eux tout s'accélère... Marcher, c'est retrouver un rythme proche de la nature. Il est en effet convaincu que « *l'être humain fait partie de l'environnement, du grand tout. Quand on coupe un arbre, c'est une partie de nous-mêmes qui est amputée. L'humanité est donc responsable de ce qu'elle fait* ». Marcher permet aussi d'aller à la rencontre des gens, de reprendre contact avec eux. Durant la promenade, le groupe prend le temps de sentir les odeurs de la forêt, d'admirer la nature, de regarder comme des enfants le train qui passe sous le pont...

Tout en philosophant, les marcheurs arrivent en bordure de la ville où se déroulera le spectacle le soir même. Comme à chaque fois, dès qu'ils atteignent le lieu de la représentation, ils collent sur un mur un extrait d'une poésie. Le thème choisi cette année

tourne assez logiquement autour du covid-19 et des remèdes possibles. Ce jour-là, le slogan affiché est : « *Contre le virus, prenez de la Donaldokine détox.* » Le but est d'offrir à tous de la poésie. Une photo est prise, et l'ensemble de ces extraits poétiques déposés au fil des jours formera une affiche. Une expression de street art.

Si les spectacles itinérants existent depuis longtemps, la crise sanitaire, causant l'annulation des festivals, leur a donné une nouvelle vigueur. Certaines compagnies ont effectivement adapté leur spectacle, l'allégeant afin de pouvoir le déplacer facilement et lui permettre d'être accueilli partout. Pour Chris Devleeschouwer, « *le but de ces spectacles itinérants est d'être proche des gens, de toucher un autre public qui ne va pas dans de grandes salles de spectacle* ». C'est mettre la culture à portée de tous et créer de la convivialité en permettant aux gens de se regrouper. ■

« La marche des philosophes », en Gaume du 15 au 29/09, 13 dates dans 13 villages différents. www.chassepierre.be

APPRIVOISE-MOI !

Voici venu le temps de l'adaptation théâtrale de *Patricia* de Geneviève Damas. Toute l'émotion du roman est sublimée par les comédiennes Raphaëlle Bruneau et Consolate Sipérius, sous la houlette de Frédéric Dussenne. *Patricia*, une quarantenaire française, est amenée à prendre en charge Vanessa, la fille de son amant centrafri-

cain, âgée de douze ans et qui a perdu toute sa famille dans un naufrage en Méditerranée. La cohabitation n'est pas facile puisque la fillette refuse de communiquer. L'hospitalité et la bienveillance de *Patricia* suffiront-elles à briser la glace ?

Patricia, du 16/09 au 03/10 au Théâtre Blocry à Louvain-la-Neuve www.ativ.be Du 13 au 31/10 au Théâtre des Tanneurs à Bruxelles www.lestanneurs.be

RALLYE SPECTACLES

Le rallye de la petite reine est un parcours à vélo autour de Lessines, terre de Claudy Crique-lion. À chaque étape de ce voyage artistique, un spectacle d'humour ou de poésie est proposé. Sa 12/09 10h30-18h30, Di 13/09 9h-17h. C.C. René Magritte, rue des 4 fils Aymon, Lessines. Réservation obligatoire ☎068.250.000. www.rallyedelapetitereine.be



Première expo d'envergure à Bruxelles

DANS L'OMBRE DE COMÈS

Michel PAQUOT

« **J**e mapel silence é je sui genti. » La planche où l'on voit, sur un chemin de campagne, un jeune homme coiffé d'une casquette ramasser sans crainte un serpent, ne contient aucun texte, sinon cette phrase écrite phonétiquement dans son ultime case. Elle est publiée en février 1979 dans le numéro treize du mensuel (*A SUIVRE*) créé un an auparavant par Casterman et qui, avec ses longs récits noir et blanc, va donner ses lettres de noblesse au roman graphique. Cette page est la première de *Silence*, l'histoire, imprégnée de fantastique, d'un sourd-muet alphasète souffre-douleur d'un riche agriculteur dans un village ardennais imaginaire. Paru en 1980 et primé au festival d'Angoulême l'année suivante, cet album constitue un jalon remarquable dans l'histoire du neuvième art.

DOUBLE CULTURE

Son auteur n'est pas un nouveau venu. Dieter Herman Comes (sans accent) est né en 1942 dans le village de Sourbrodt, au cœur des Hautes Fagnes à la croisée des mondes latin et germanique, d'un père parlant allemand (enrôlé de force dans l'armée allemande et envoyé sur le front

russe) et d'une mère wallonne et francophone qui tient le bistrot familial. Cette double culture l'influencera profondément. Après avoir travaillé comme dessinateur industriel, il s'initie à la bande dessinée et, encouragé par Hausman, publie des strips humoristiques dans *Le Soir*. Sous le nom de Didier Comès, il signe une histoire de science-fiction, *Le Dieu vivant*, la première aventure d'Ergun l'errant (la seconde, entamée, ne paraîtra que plus tard). Puis, dans le journal *Tintin*, il publie *L'ombre du corbeau*, un récit fantastique qui a pour cadre la Première Guerre mondiale. Mais ces premières incursions – en couleur – dans la bande dessinée ne connaissent guère de succès.

« *J'ai abandonné la couleur parce qu'on est presque toujours déçu. Certains coloriages sont dénaturés à l'impression et les nuances sont mal rendues. J'arrive à mieux créer certaines ambiances grâce au noir et blanc. En outre, les dessinateurs que j'admirais dans mon enfance (Milton Caniff, Frank Robbins...) travaillaient en noir et blanc. Une belle image peut nuire à la compréhension du récit, tandis que le noir et blanc et un dessin stylisé permettent une très grande efficacité et une très grande lisibilité qui sont, pour moi, deux qua-*



NOIR ET BLANC.
Il permet un dessin stylisé d'une grande efficacité et lisibilité : deux qualités essentielles d'une bande dessinée.

lités essentielles d'une bande dessinée. » Cette déclaration au quotidien *Le Jour* en novembre 1978 est reprise par le journaliste et spécialiste BD Thierry Bellefroid dans le très beau catalogue qui accompagne l'exposition bruxelloise consacrée de cet auteur majeur mort en mars 2013, huit ans après celle du Musée des Beaux-Arts de Liège.

LE CHOC PRATT

Outre les auteurs américains, la principale influence revendiquée par Comès est l'Italien Hugo Pratt dont a paru en français, au milieu des années septante, *La Ballade de la mer salée*, un roman en images de cent soixante pages où apparaît pour la première fois Corto Maltese. « *S'il ne lui a pas emprunté sa technique de dessin – et encore moins son encrage – qu'a donc trouvé Didier Comès chez son ami ?* interroge Thierry Bellefroid. *La magie que dégage le silence, l'élégance de la lenteur. Lui, qui est précisément un homme lent et le revendique, va*

Portées
&
Accroches

ALLO, ALLO ?

Pendant vingt ans, Émile Thinès a amassé une collection d'appareils téléphoniques et en a fait un musée à Petitvoir. À Jemelle, une exposition, qui repose sur les merveilles du musée, retrace beaucoup plus largement l'histoire de la téléphonie, avec uniformes, cartes postales, télécartes, télégrammes... Non, un téléphone n'est pas un appareil photo ou une machine à écrire...

Driing Driing !, Centre du Rail de la Pierre (Jemelle), av. de Ninove 11, ma. 13-17h → 31/10. Visites sur rdv ☎ 084/22.36.01 www.centrerailletpierre.com

CLASSIQUE MUSETTE

Marier la musique classique et les airs populaires, le tout sur fond de musette : c'est ce qui a toujours tenté l'accordéoniste auvergnat Félicien Brut. Pour réaliser ce rêve, il s'est associé depuis deux ans au célèbre quatuor à cordes Hermès pour former *Le pari des Bretelles*, qui célèbre depuis lors en France le retour en grâce du piano à bretelles.

Le pari des Bretelles, le 10/10/20, C.C. d'Ottignies, av. des combattants 41. www.poleculturel.be/saison/abonnement-2020-2021/le-pari-des-bretelles



Le dessinateur belge a, avec Pratt, Tardi, Schuiten et quelques autres, magnifié le noir et blanc en bande dessinée. Sept ans après sa mort, son univers empreint de fantastique trouve sa plénitude du musée BELvue.

imprimer à son récit le rythme de sa propre vie. » Les organisateurs de l'expo l'ont bien compris en associant aux planches de Comès des originaux de Pratt.

Silence est riche de cet univers mêlant réalisme et onirisme qu'il ne cessera d'approfondir dans toute son œuvre. « *Je n'aspire qu'à une chose : trouver une forme de sérénité. Je suis un contemplatif. Je ne suis pas satisfait du monde qui nous entoure. J'ai tout le temps envie de regarder de l'autre côté du miroir* », a répondu à Michel-Édouard Leclerc celui se définit comme « un passeur de rêve ». Ajoutant : « *J'espère qu'il y a quelque chose d'impalpable qui nous entoure. J'aime l'idée que je puisse parler à un arbre et me ressourcer en m'appuyant dessus. C'est un peu comme une vision fondée sur un grand respect de la nature. J'ai surtout l'impression qu'on a perdu contact avec l'essentiel même de la vie. C'est ma façon de chercher une justification à ma propre existence.* »

LISIBILITÉ DU DESSIN

Le succès de cet album, traduit en plusieurs langues, n'a pas asséché la créativité de son auteur, pas plus qu'il n'a "étouffé" l'œuvre future. Même si Comès a peu publié : seulement sept albums suivront jusqu'en 2006, de *La Belette* à *Dix de Der*, en passant par *Éva*, *L'arbre-cœur*, *Iris*, *La maison où rêvent les arbres* et *Les larmes du tigre*. À chaque fois, derrière des univers très différents, on trouve chez lui le même souci de la lisibilité, devenue pour lui « une véritable obsession ». « *Dans une bande dessinée, a-t-il précisé au journaliste Francis Matthys, le plus important pour moi, c'est le blanc qui sépare deux cases : c'est dans ce champ d'ellipse que le lecteur crée son propre imaginaire. De plus en plus, j'essaie de pousser au maximum ma recherche sur la lisibilité, l'efficacité de l'image, réduisant le texte à l'essentiel.* »

Ce progressif chemin vers l'épure est flagrant à la lecture chronolo-

gique de son travail. Paru sept ans avant sa disparition, *Dix de Der*, qui se déroule lors de la Bataille des Ardennes, est à ce titre emblématique, tant sur le plan graphique que dans la subtile interpénétration du réalisme et du fantastique. Celui-ci y est symbolisé par un crâne et un Prussien sans corps, tous deux issus de la guerre précédente, qui s'entretiennent avec un soldat plongé dans un trou au pied d'un Christ en croix qui se mêle à la conversation. Et si l'on ne peut véritablement parler d'œuvre testamentaire, ce récit marque toutefois le retour du dessinateur dans sa région natale. ■

Comès, *d'ombre et de Silence*, Musée BELvue, place des Palais 7, 1000 Bruxelles. 25/09 → 05/01/2020, Ma-Ve 9h30-17h Sa-Di 10h-18h. Entrée gratuite. ☎02.500.45.54 🌐www.belvue.be/fr Catalogue de Thierry Bellefroid chez Casterman.

Michel-Édouard LECLERC, *Itinéraires dans l'univers de la bande dessinée*, Paris, Flammarion, 2003. Prix : 29,50€. Via L'appel : -5% = 28,03€.

Francis MATTHYS, « *Comès, ou le dialogue avec la nature* », in *Chefs d'œuvre du 9e art*, Bruxelles, éditions Claude Lefrancq, 1996. Épuisé.



JÉSUITES ARLONAIS

Il y a cent cinquante ans, les Jésuites s'installaient à Arlon, leur Provincial ayant été conquis, en 1855, lors d'un voyage à Saint-Mard, par la salubrité de la province du Luxembourg. Ils y construisirent la Maison Saint François-Xavier afin de former leurs novices, bâtirent la majestueuse église du Sacré-Cœur, développeront diverses congrégations, créeront le club de football de

l'Union Saint-Georges, une bibliothèque, un pèlerinage, se lanceront dans l'aide sociale et l'organisation de conférences. Incontestablement, la Compagnie de Jésus a joué un rôle essentiel dans le chef-lieu de cette province. Cette exposition rappelle tout cela à l'aide de documents d'époque. *Pour la gloire de Dieu !*

Ad Maiorem dei Gloriam, les jésuites à Arlon → 03/01/2021, musée Gaspar, rue des martyrs 16B, Arlon. ☎063.60.06.54 🌐www.arlon.be/loisirs/culture/musees/musee-gaspar

PLANTES PROPRES

Saponaire, lierre, iris, mélisse, fougère... Au XIX^e siècle, c'est avec des plantes que les blanchisseuses lavaient et parfumaient le linge. Au musée de la lessive de Spa, créé en 1993 et réaménagé en 2012 au fond du Parc des Sept Heures, un jardin apprend à les reconnaître, et à les (ré)utiliser.

Rue Hanster 10, Spa. Sa & Di, 14-18h. ☎087.77.14.18 🌐sites.google.com/site/museedelallessive/

Réveiller la vie des vivants

CE QUI NAÎT DE L'HORREUR

Jean BAUWIN

Cette nuit-là, la pluie et le vent secouent la maison et Michèle n'arrive pas à dormir. Elle s'inquiète pour son fils, un bourlingueur parti naviguer à l'autre bout du monde et dont elle est sans nouvelles. Elle se jette alors dans la tempête comme pour y trouver un écho à son tumulte intérieur. Sous le kiosque où elle se réfugie, quelqu'un est déjà assis. Un misanthrope un peu bourru, arrivé au village il y a peu, et dont tout le monde se méfie parce qu'il n'adresse la parole à personne. Face à face, en pleine nuit, coupés du reste du monde par les éléments déchaînés, il leur est impossible de s'éviter. Ils engagent la conversation.

L'inconnu se nomme Simon. Sa femme adorée, Jeanne, est morte il y a huit mois dans les attentats du 22 mars à Zaventem. Il vit depuis renfermé sur lui-même avec sa collection de papillons épinglés. Ces animaux ont l'air vivants, mais ils sont figés dans la mort. Faut-il y voir une métaphore de ce qu'il traverse ? « Vous m'avez emprisonné dans une vie sans vie », dit-

il devant ses coffrets d'exposition. Il semble bien qu'il soit en effet depuis longtemps mort à la vie : « J'étais une eau dormante. Je n'avais pas besoin des autres. »

S'ÉVADER PAR LES MOTS

Michèle remarque qu'il porte un manuscrit. Il s'agit d'un texte où son père raconte ses années vécues dans un camp nazi. Sa femme voulait qu'il le lise, mais depuis qu'elle n'est plus là, il n'en a plus la force. Quelle consolation d'ailleurs pourrait-il espérer de ce récit ? « Est-ce que les morts peuvent nous apprendre à rester vivants ? », s'interroge-t-il.

Michèle propose de lui en faire la lecture à haute voix, sous le kiosque, au milieu de la nuit, en pleine tempête, comme pour en exorciser la violence. Simon accepte et découvre l'histoire de Léon, un géologue réputé soupçonné d'espionnage et emprisonné par les nazis. Son compagnon de cellule, Nano, s'enthousiasme pour ses récits



Après avoir lu ce que son père a vécu dans l'enfer d'un camp nazi, Simon prend goût à la vie. Avec *La nuit du manuscrit*, Jacqueline Calembert signe un roman qui remet debout.

de voyage. Ensemble, par la magie des mots, ils s'évadent de l'enfer carcéral pour découvrir Djebel Rokba, une montagne algérienne. Et lorsque Nano se blesse au doigt, ce voyage imaginaire est sa porte de sortie. « Notre prison s'effaçait, disparaissait derrière l'alerte et plausible récit qu'au fil des heures, Nano construisait, inspiré par mes descriptions. »

Simon doute que le récit de ces atrocités puisse l'aider à traverser le drame de sa vie. Que peut-il bien naître de l'horreur ? Leurs histoires n'ont rien en commun. « Son père est revenu de l'enfer, mais lui vient d'y entrer. » Jeanne lui suggère alors une piste : si Léon a tenu le coup, c'est « grâce à son irrésistible envie de communiquer, d'aider les autres, de ne pas s'enfermer dans la bulle d'un destin trop cruel ».

NE JAMAIS HAÏR

Le manuscrit du père de Simon est, dans la réalité, celui du père de l'auteur. Jacqueline Calembert compose pour ce texte l'écrin d'une fiction. Mais de cet écrin ou du bijou, on ne sait lequel est le plus précieux. À l'écriture poétique du récit autobiographique, elle répond par un roman métaphorique où l'entrelacement de deux destins tragiques finit par faire sens. Elle rend hommage à cet homme qui a toujours donné en exemple « la joie de vivre, la sagesse de ne pas haïr », alors qu'il avait toutes les raisons de s'enfoncer « dans les méandres de la vengeance ».

Ni Michèle ni Simon ne sortiront indemnes de cette lecture. Comme si les mots du prisonnier avaient fécondé leur vie. Comme si les paroles de celui qui souffre avaient réveillé la vie endormie des vivants. ■

Jacqueline CALEMBERT, *La nuit du manuscrit*, Esneux, Murmure des soirs, 2019. Prix : 16€. Via *L'appel* : -5% = 15,20€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €
 €
 €
 Total de la commande + frais de port : €
 Nom :
 Prénom :
 Rue :
 N° :
 Code Postal : Localité :
 Tél. : E-mail :
 Date : Signature :

Livres



TRACES DE GUERRE

Longtemps occultées par les romanciers français, les guerres coloniales françaises ont été abordées par Alexis Jenni dans *L'art français de la guerre*, Goncourt 2011. L'écrivain y revient ici en décrivant les rapports entre un ancien soldat français, jadis militant de l'OAS, raciste, vivant aujourd'hui péniblement à Lyon, et son fils chargé d'accompagner la fin de vie de ce père aigri et violent. Il illustre remarquablement les traumatismes et effets pervers à long terme chez les acteurs de cette guerre, dans leur famille et dans la France de ces soixante dernières années. Malaise enfoui au plus profond de la mauvaise conscience nationale. (G.H.)

Alexis JENNI, *Féroces Infirmes*, Paris, Gallimard, 2019. Version originale : Prix : 21€. Via *L'appel* : - 5% = 19,95€. Version poche : prix : 7,50. Via *L'appel* : - 5% = 7,13€.



RAPPORT AU CORPS

Elle se nomme Nour, mais se fait appeler Malika. Elle est prostituée, c'est le seul métier qui lui permet de pouvoir payer les études de sa fille, Selma, pendant les mouvements du printemps arabe. Bien sûr, elle ne veut pas que cela se sache. Comme l'écrit l'auteur, Rachid Benzine (voir son portrait dans *L'appel* de mai 2020) : « *Nour est l'écho de tout ce que ce soulèvement va produire dans la société. Son corps est le réceptacle de ce soulèvement.* » Il s'agit donc d'un regard qui inquiète le pouvoir : le rapport au corps. Le corps du monde arabe. Un roman puissant qui pose une question fondamentale : toute révolution mène-t-elle à la liberté ? (M.L.)

Rachid BENZINE, *Dans les yeux du ciel*, Paris, Seuil, 2020. Prix : 17€. Via *L'appel* : - 5% = 16,15€.



LE VISAGE DE JÉSUS

Qui aurait pensé que l'austère Paul VI deviendrait un jour le héros d'un thriller historique palpitant ? Son auteur, qui prétend se fonder sur une histoire vraie, raconte comment celui qui n'était encore que Mgr Montini a supervisé, pour le compte de Pie XII, la construction d'un chronoviseur, une machine à voir dans le temps. Ce n'est pas de la science-fiction, un physicien italien, spécialiste de la physique quantique, y travaille dans le secret depuis longtemps. Lorsque le père Ernetti retrouve ses notes, en 1955, il y voit l'occasion rêvée de vérifier la réalité historique des Évangiles et de révéler au monde le vrai visage du Christ. (J.Ba.)

Roland PORTICCHE, *La machine Ernetti*, Paris, Albin Michel/Versilio, 2020. Prix : 22,90€. Via *L'appel* : - 5% = 21,76€.



ENTRE CHIEN ET LOUP

À la mort de sa mère, le fils d'une riche new-yorkaise découvre un petit cahier caché dans son coffre. Il relate l'histoire d'une jeune Ardennaise, déchirée pendant la Seconde Guerre mondiale entre amour impossible et engagement pour la résistance lors d'une attaque de colonne de chars, en septembre 1944. S'ensuivront la dure vengeance des perdants et celle, plus cruelle encore, de la foule jalouse de la jeune femme. Menée comme une enquête, cette histoire captivante, écrite par l'ancien gouverneur du Luxembourg, porte en filigrane une question : est-il possible, cinquante ans après les faits, de renverser le cours de l'histoire ? (F.A.)

Bernard CAPRASSE, *Le cahier Orange*, Neufchâteau, Weyrich, 2020. Prix : 17,50€. Via *L'appel* : - 5% = 16,63€.



COMA PROLONGÉ

Blessé lors d'une fusillade dans son école, Olivier est dans le coma depuis dix ans. Sa mère, Ève, persuadée qu'il l'entend, lui rend visite tous les jours. Charlie, son frère, a fui cet univers et s'efforce, sans succès, d'écrire un roman s'inspirant de leur vie. Quant au père, artiste raté et alcoolique, il vit seul. Quand une orthophoniste affirme avoir mis au point un appareillage lui permettant de communiquer avec Oliver, Ève reprend espoir. La question éthique du maintien en vie d'une personne dans un coma prolongé est illustrée par les réactions et les points de vue différents des personnes concernées. (J.G.)

Stefan MERRILL BLOCK, *Le noir entre les étoiles*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 23,95€. Via *L'appel* : - 5% = 22,76€.



REGARD MÉLANCOLIQUE

L'auteur belge Rossano Rosi invite à suivre Raymond Raymont, enseignant en fin de carrière accompagnant un groupe d'élèves à Londres avec quelques jeunes collègues qui le considéraient comme un vieux schnock. Les lieux visités lui rappellent un voyage effectué quarante ans plus tôt, après ses études, avec quelques copains. Des relations étranges apparaissent entre présent et passé. Est-ce la réalité ou le fruit de la puissance des souvenirs ? Le narrateur porte un regard souvent mélancolique, voire désabusé, sur son passé et son présent. Une vie d'enseignant ordinaire, sans gloire ni déchéance, un grand amour qui semble pourtant promis à disparaître... (J.G.)

Rossano ROSI, *Le pub d'Enfield Road*, Bruxelles/Paris, Les Impressions nouvelles, 2020. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.

Notebook

Conférences

En raison du covid-19, certains événements annoncés ci-dessous peuvent subir des modifications. Merci de bien vouloir vérifier avec les organisateurs mentionnés.

BRUXELLES. Pourquoi parlons-nous en vacances ? Avec Claire Billen de l'ULB, le 17/09 à 17h au Palais des Académies, rue Ducale 1. ☎02.550.22.12
info@academieroyale.be



BRUXELLES. Urgence climatique. Avec Jean-Pascal van Ypersele, docteur en sciences physiques, climatologue à l'UCLouvain, membre

du bureau du GIEC, le 28/09 à 20h au Théâtre National, boulevard Émile Jacqmain 111, 1000 Bruxelles. ☎02.203.41.55
info@theatrenational.be

CHARLEROI. Génération internet : une nouvelle sorte d'individualistes ? Avec Vincent de Coorebyter, philosophe, le 17/09 à 17h30 au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, place du Manège 1. ☎02.550.22.12
info@academieroyale.be



NAMUR. Vivre la ville 2020 : (re)-connectons le territoire intelligent. Journée de trois conférences et onze workshops, le 24/09 à 8h30, rue Grandgagnage. ☎0497.52.58.16
info@trakk.be

MORLANWEZ. Les religions : entre polythéisme et monothéisme. Avec Jean Leclercq, professeur de philosophie, le 10/09 à 19h30 à la Maison de la Laïcité, place Albert 1er 16. ☎0497.52.58.16
reniergodaux@skynet.be

NAMUR. Être humain dans un monde de robots. Avec Renaud Ronsse, le 22/09 à 17h au Palais provincial. ☎02.550.22.12
info@academieroyale.be

SCRYP. Entre démocratie et populisme : une époque troublée. Avec Guillaume Lohest, chargé d'études et rédacteur au sein des Équipes populaires, le 21/09 à 20h au Prieuré de Scry. ☎0479.66.54.05
myriam@prieure-st-martin.be

TOURNAI. Maîtriser sa consommation électrique et choix d'un fournisseur. Le 23/09 à 18h à la Maison de l'Habitat 14. ☎069.33.24.51
maison.habitat@tournai.be

Formations

BRUXELLES. Cycle de quatre journées d'initiation aux pratiques d'accompagnement et recueil de récits de vie, approche théorique et pratique. Avec Annemarie Trekker et Marichela Vargas, dans le cadre de l'Association Traces de vie, les 05/10, 23/11, 18/01/2021 et 08/03 à la SCAM-SACD, rue du Prince Royal 85/87, 1050 Bruxelles. ☎0479.80.26.94
amtrekker@hotmail.com

☎0479.80.26.94
amtrekker@hotmail.com



MARCHE-EN-FAMENNE. Trier, ranger, respirer ! Se libérer du désordre pour revenir à l'essentiel. Avec Sabrina Crucifix, professionnelle formée au Home Organising, le 17/09 de 18h30 à 20h30 à la Mutualité chrétienne, avenue du Monument 8. ☎063.21.10.22
infor.sante.lux@mc.be

WÉPION. À l'écoute des spirituels de l'Orient. Avec Jacques Scheuer, professeur émérite d'histoire des religions de l'Asie à l'UCLouvain, membre de l'équipe des Voies de l'Orient, le 03/10 de 9h15 à 17h au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11
secretariat@lapairelle.be

Retraites

BRUXELLES. Session de préparation au mariage : deux jours pour vivre des moments forts avec d'autres fiancés. Les 12 et 13/09 de 8h à 16h au Centre pastoral du vicariat de Bruxelles, rue de la Linière 14, 1060 Bruxelles. ☎02.533.29.11
pcf@catho-bruxelles.be

RHODE-SAINT-GENÈSE. Aujourd'hui notre couple. Avec Bénédicte Ligot et Florence Lasnier, les 27/09, 22/11, 10/01/21 et 28/03 au Centre spirituel de Notre-Dame de la Justice, avenue Pré-au-Bois 9. ☎0460.96.45.05
benedicte.ligot@ndjrhode.be

TILFF. Week-end single : pour célibataire de plus de 35 ans, veuf(ve), divorcé(e), séparé(e)... Du 25/09 au 27/09 à l'abbaye de Brialmont. ☎0497.55.24.41
inscription.single@vivre-et-aimer.be

Alice Tholence, du 07/09 au 16/09 au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11
secretariat@lapairelle.be



WÉPION. Lorsqu'on n'a plus d'images, on s'accroche au miroir. Avec P. Wauthier de Mahieu et

Et encore...

BANNEUX. Traditionnel pèlerinage du vicariat du Brabant wallon chez la Vierge des Pauvres et journée du vicariat. Du 25/09 au 29/09 au Sanctuaire de la Vierge des Pauvres, rue de l'Esplanade. ☎010.23.52.73



BRUXELLES. La forêt de Soignes : toute une histoire ! Balade à vélo. Le 26/09 de 12h30 à 17h30, départ Pro Vélo, rue de

Londres 15, 1050 Bruxelles. ☎02.502.73.55
info@provelo.org

BRUXELLES. Concert en l'église Saint-Job. Avec Clotilde van Dieren, mezzo-soprano et le violoncelliste Edmond Carlier accompagné de François Houtart, le 11/09 à 20h, Place Saint-Job, 1180 Bruxelles. ☎02.374.64.14 (de 10h à 12h)
saintjob@upalliance-uccle.be

CIPLY (MESVIN) Hainaut en fête ! Organisé par Entraide et Fraternité, le 11/09 à 17h à la Maison diocésaine de Mesvin, Chaussée de Maubeuge 457. ☎0479.52.58.16
commande.hainaut@entraide.be

CORSENDONK. Université d'été : Session Lead 2020 pour les jeunes entre 20 et 30 ans. Avec des témoignages d'acteurs engagés dans les milieux économique, politique, civil et associatif, du 09/09 au 13/09 au Priorij Corsendonk, Corsendonk 5, 2360 Oud-Turnhout. ☎071.34.44.08
info@sessionlead.be

FRASNES-LES-GOSSELIES. Marche des familles : N'aie pas peur. De 9h à 17h30 à l'église de Frasnes-les-Gosselies, place de Frasnes. ☎071.34.44.08
dexelle@outlook.be

HABAY-LA-VIELLE. L'Évangile, parole de vie et de liberté. Avec Myriam Tonus, laïque dominicaine et théologienne, le 03/10 de 9h45 à 16h au Centre d'accueil Le Bua, rue du Bua 6. ☎063.42.21.65 ☎0478.28.98.70
contact@lebua.be

LIÈGE. L'architecte Vandenhove en Outremeuse : de l'ancienne résidence Brull à la maison Esther, en passant par le Balloir. Organisé par Art&Fact, le 18/09 de 15h à 16h30, rendez-vous quai Godefroid Kurth 45. ☎04.221.92.21
info@visitezliege.be

Stannah

Dis Papy, tu me prêtes ton fauteuil magique ?

PERMANENCE

24/7

NOUVEAU !



Des ascenseurs domestiques compacts qui s'intègrent sans cage dans n'importe quel édifice. Existent aussi pour handicapés moteurs.

**APPELEZ
GRATUITEMENT
VOTRE CONSEILLER AU
0800 54 299**

- ✓ Stannah est le leader mondial dans le domaine des monte-escaliers.
- ✓ Une solution pour chaque escalier à un prix abordable.
- ✓ Avec garantie omnium à vie si vous le souhaitez.
- ✓ Large gamme de monte-escaliers d'occasion récents avec traçabilité.

Appelez-nous ou demandez le dossier d'information complet sur www.stannah.be, en envoyant un courriel à info@stannah.be, ou par courrier :



Oui, je souhaite recevoir le dossier d'information complet

Merci de renvoyer le coupon dûment rempli à : **Stannah - Poverstraat 208 - 1731 Relegem**

Nom Mme/M. : Code postal/Commune :

Tél. : Adresse courriel :



Les Grandes Conférences liégeoises



PALAIS DES CONGRÈS DE LIÈGE • 20 h 15

ABONNEMENTS ET PRÉVENTES

www.gclg.be | Office du Tourisme | Stand-Info Belle-Île
85 € (adultes) – 45 € (étudiants)

INFORMATIONS

04 221 93 69 | 04 221 92 21 | info@gclg.be

